

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

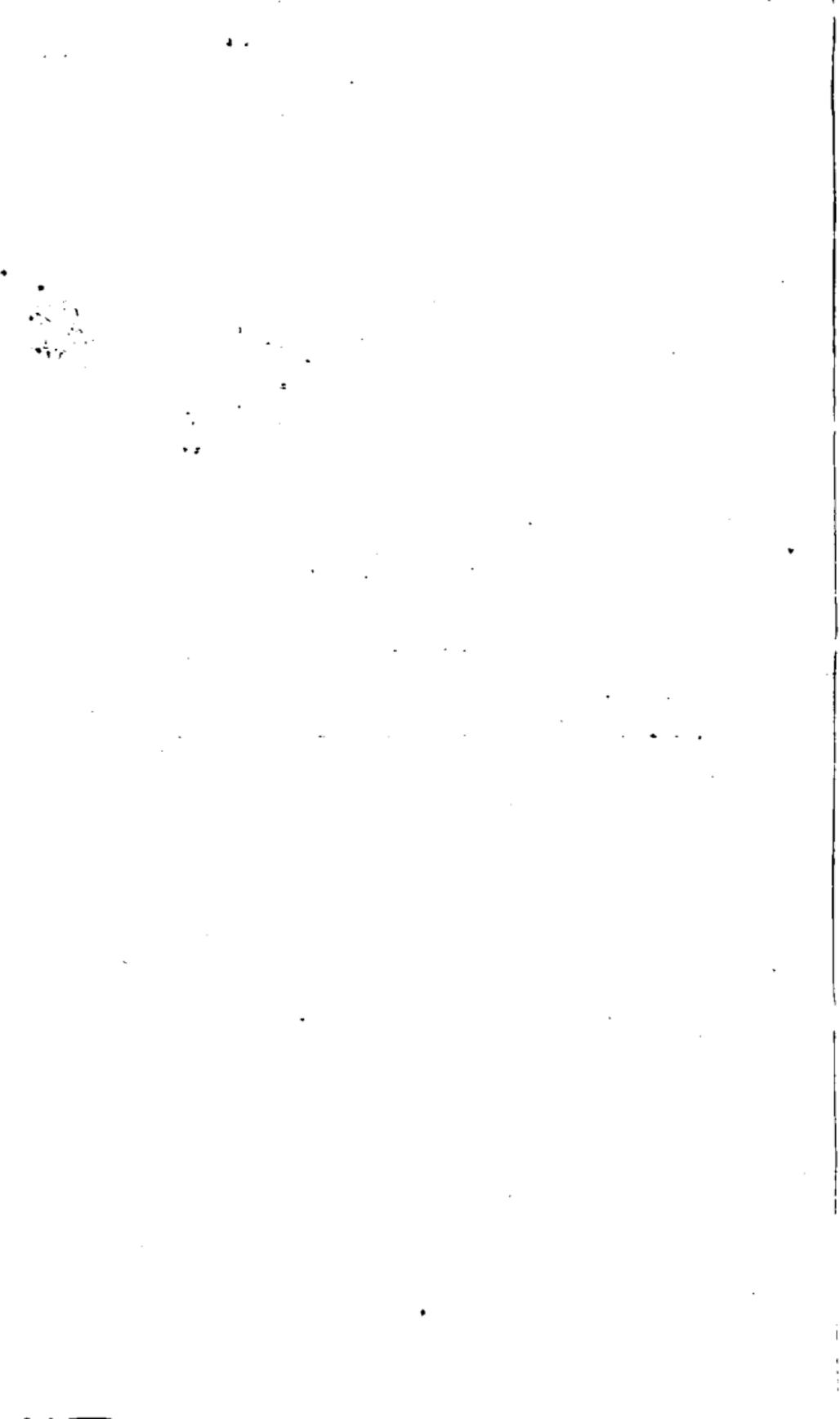
Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

SÈNEQUE

LETTRES A LUCILIUS



449225

SÉNÈQUE

~~LETTRES~~ A LUCILIUS

LETTRES I A XVI

PUBLIÉES

AVEC UNE INTRODUCTION, DES ARGUMENTS ET DES NOTES

PAR

M. Ém. CHARLES

ANCIEN PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE



PARIS

LIBRAIRIE CLASSIQUE EUGÈNE BELIN

V^e EUGÈNE BELIN ET FILS

RUE DE VAUGIRARD, N^o 52

1886

Toutes mes éditions sont revêtues de ma griffe.

Eug. Belin

NOTICE

La vie et les ouvrages de Sénèque.

I. — LA FAMILLE DE SÉNÈQUE ET SES MAÎTRES

La famille des Annæus était originaire de Cordoue, la plus ancienne et la plus célèbre des colonies des Romains en Bétique. Sans doute, elle était de race latine; mais, par un long séjour et des alliances répétées, elle s'était fortement mêlée de sang espagnol. Au temps d'Auguste, son chef avait rang de chevalier romain : c'était un maître d'éloquence comme la Gaule et l'Espagne en envoyèrent beaucoup à Rome, Annæus Sénèque. La province n'offrait pas une assez vaste carrière à son ambition : il vint s'établir à Rome avec sa femme Helvia et ses trois enfants. Il y apportait une ferme volonté de réussir, et, pour s'y aider, des qualités et des défauts également appréciés en ce temps, une parole facile, brillante, un goût assez faux pour plaire à des esprits fatigués, toutes les ressources de la rhétorique, et, par surcroît, la chaleur du génie espagnol. En peu d'années, il fut célèbre et riche. C'est lui que la postérité a nommé le *rhéteur*, et qui nous a conservé ce recueil de déclamations et d'exercices qu'on imprime ordinairement à la suite des œuvres du philosophe. Son fils, l'auteur des *Lettres à Lucilius*, se loue beaucoup de son affection : mais son talent eût gagné à rencontrer, dès ses jeunes années, un maître plus sévère pour tempérer son imagination, et ramener son goût à la simplicité. Le rhéteur, puisque tel est son nom, vécut jusqu'aux derniers temps du règne de Tibère, et laissa trois fils, qui maintinrent et accrurent la réputation de la famille : l'aîné, Novatus, devenu plus tard par adoption Junius Gallus, s'éleva jusqu'aux premiers emplois de l'Etat; le plus jeune, Méla, eut pour fils Lucain; le troisième surpassa ses deux frères par sa haute fortune, et laissa à la postérité un nom, qui rappelle des succès et des revers, des vertus et des faiblesses, une vie partagée entre les intrigues du courtisan et les travaux du philosophe, et couronnée par une mort digne d'admiration.

Il était tout jeune quand il arriva à Rome, porté dans les bras de sa mère. C'était un enfant chétif, qui ne paraissait pas destiné

à atteindre l'âge d'homme, et qui ne dut la vie qu'aux soins d'Helvia, et d'une tante, pour laquelle il conserva le plus tendre attachement¹. Il passa de l'enfance à la jeunesse, sans cesser de souffrir, et le futur stoïcien, encore mal aguerrî à la douleur, songea plus d'une fois à demander à la mort le remède de ses souffrances : la crainte d'affliger la vieillesse d'un père excellent lui donna seule la force de vivre².

Il eut de bonne heure le goût de la philosophie; mais il ne le puisa pas, certainement, dans les leçons qu'il recevait de son père. Ce dernier avait peu d'inclination pour une science suspecte au pouvoir, et impuissante à pousser un jeune homme aux honneurs et à la fortune. Sénèque dut lutter contre la volonté paternelle, pour dérober aux études littéraires le temps d'acquérir une instruction philosophique, qui paraît n'avoir jamais été bien profonde. Il ne puisa pas aux sources originales. Il n'entrevit Platon et Aristote, et même Zénon et Chrysippe, qu'à travers l'enseignement superficiel du stoïcisme romain. Nous connaissons ses maîtres : ce ne sont pas des érudits, à peine des philosophes; pleins de mépris pour les vérités spéculatives, ils réduisent le système si compliqué de leur école à quelques brèves maximes de morale pratique, et toutes leurs leçons à des exemples. Ils aiment à simplifier : de la physique, qui embrassait dans ses cadres l'étude de l'univers, du corps et de l'âme, et de leur principe commun, Dieu, ils font cette petite science, que Sénèque a racontée dans ses livres des *Questions naturelles*; de la logique hérissée de distinctions subtiles, qui rebutaient le génie délicat de Cicéron, « redoutant les ronces et les broussailles du Portique, » ils gardent bien moins encore; et de la morale elle-même, ils ne conservent que des préceptes, souvent sans fondement et sans unité, accompagnés de quelques paradoxes qui, isolés du reste du système, ressemblent à des énigmes. On a beau louer l'esprit pratique des Romains; la philosophie n'a rien à gagner avec des gens si *positifs*. Elle ne doit rien à cet Attale, dont le nom nous a été conservé par la piété de son élève, à « cet homme illustre qui joignait à la science des Etrusques la subtilité des Grecs³ »; rien non plus à ce Démétrius, à l'école duquel Sénèque se lia d'amitié avec Thraséas. Ce philosophe, digne par son caractère, de porter le nom de stoïcien, ne l'honorait pas autant par son savoir : il faisait rétrograder la doctrine jusqu'au cynisme, s'embarassait moins d'être un maître qu'un témoin de la sagesse, *non tam præceptor quam testis veritatis*, et professait non la science, mais la pauvreté⁴.

1. Illius in urbem manibus perlatus sum; illius pio maternoque nutricio, per longum tempus convaleui. (*Consolatio ad Helviam*, c. xvii.)

2. Sénèque, lettre LXXIX.

3. *Quæst. nat.*, II, 50.

4. Lettre xx, de la *Vie heureuse*, 18.

Un autre personnage, par ses convictions enthousiastes et ses discours passionnés, fit une vive impression sur l'esprit du jeune homme, et mérita plus que tout autre d'être appelé vraiment son maître : c'est Sotion d'Alexandrie, le dernier représentant d'une secte obscure, qui avait entrepris de fondre deux systèmes très différents, malgré quelques analogies extérieures, celui de Pythagore et celui de Zénon. Un siècle auparavant, Quintus Sextius avait essayé de les concilier, d'unir la doctrine des nombres avec celle de la sensation, et, ce qui répugne moins, l'abstinence des pythagoriciens avec l'ascétisme du stoïcisme romain. C'était une âme fière qui ne s'inclina pas même devant César; un esprit cultivé « Grec, par la langue, Romain par le caractère », dit Sénèque; mais, comme tous les Romains, il ne cherchait dans la science qu'une règle de conduite, et évitait dans ses ouvrages jusqu'à l'apparence d'une théorie. Ses idées furent d'abord adoptées avec enthousiasme, et, dès le règne d'Auguste, la secte prit un rapide essor. Elle commença à décliner entre les mains du fils de Sextius, et « cette école d'une vigueur toute romaine, après un rapide succès, s'éteignit non loin de sa naissance ¹. » Sénèque, encore presque enfant, en entendit le dernier représentant, Sotion, dont il a sauvé le nom de l'oubli. Ces idées, faites pour parler à l'imagination, laissèrent en lui une vive impression : cette proche parenté de tous les êtres animés, ces voyages perpétuels des âmes à travers les corps, et leurs migrations de l'homme à la brute, devaient plaire à un esprit qui jugeait plus par sentiment que par raison. En entendant Attale, raconte-t-il, il aurait voulu devenir pauvre; en écoutant Sotion, il jura de pratiquer l'abstinence pythagoricienne; il n'allait pas jusqu'à admettre que l'homme, qui porte le fer dans les entrailles d'un animal, risque de se souiller d'un meurtre ou d'un parricide ², mais il tenait pour certain qu'il manque à la tempérance, et se rend coupable d'une barbarie sans excuse ³. Pendant un an, il suivit les règles austères du pythagorisme; sa santé n'en fut que meilleure, et son esprit plus dispos. Mais cette ferveur s'éteignit devant le danger. Tibère voulait arrêter, par des mesures rigoureuses, le progrès sourd que faisaient à Rome même ces pratiques mystérieuses des cultes d'Orient, des religions d'Égypte et de Judée ⁴, et dénonçait aux magistrats, comme un signe propre à dévoiler les coupables, l'abstinence de certaines viandes. Le père de Sénèque s'inquiéta; et, à sa prière, le jeune néophyte renonça à son vœu de frugalité. « Il ne lui fut pas difficile, avoue-t-il, de me persuader de faire moins maigre chère. » Il conserva pourtant, de sa rapide excursion dans le pythagorisme, le goût et l'habitude de la simplicité, évitant toute re-

1. *Quæst. nat.*, VII, 32.

2. Lettre CVIII.

3. Lettre CVIII.

4. Tacite, *Ann.*, liv. II.

cherche dans ses repas¹, et observant avec minutie les prescriptions un peu dures de son maître Attale.

II. — SES PREMIERS SUCCÈS; SON EXIL; SA *Consolation à Polybe*.

Il dut ses premiers succès à l'éloquence. Même sous le régime impérial, la parole avait encore son prestige, et, impuissante pour le bien de l'Etat, elle désignait au moins l'orateur, habile à s'en servir, aux charges publiques, à la faveur et parfois à la haine du prince. Le talent oratoire était héréditaire dans cette famille; Annæus l'avait transmis à ses fils : Gallion figure dans le *Dialogue des orateurs*, et le mot de cliquetis, *tinnitus*, qui y caractérise sa manière, peut s'appliquer à celle de son frère. Les esprits délicats, tout en regrettant la simplicité et l'ampleur d'un autre âge, se laissaient séduire à ces défauts charmants, dont parle Quintilien. Des juges moins difficiles et plus nombreux admiraient sans réserve, cette rhétorique provocante, qui réveille l'attention par l'éclat et la profusion des images; qui aiguise la pensée en traits rapides, pour la faire pénétrer dans les esprits les moins ouverts; ou la découpe en phrases détachées qu'on embrasse d'un coup d'œil, et qu'on peut quitter et reprendre, sans risquer d'en perdre l'enchaînement. Déjà questeur sous le règne de Tibère, Sénèque voyait grandir sa réputation, lorsqu'il inquiéta l'humeur jalouse de Caligula. L'amour-propre littéraire se mêlait, dans ce cerveau malade, aux instincts sanguinaires. Ce nom, qu'il entendait répéter avec éloges, se gravait dans sa mémoire comme celui d'un rival. Il essaya d'abord de feindre le dédain, et de se venger par un mot qui ne manque pas de justesse. « Il avait tant de mépris pour le style brillant et fardé de Sénèque, qu'au moment où cet écrivain était dans toute sa vogue, il disait de ses œuvres : « Ce ne sont que pièces d'apparat et mortier sans chaux². » Malheureusement, il entendit un jour lui-même une harangue de Sénèque; les applaudissements qui l'accueillirent étaient un arrêt de mort pour l'orateur. La pitié d'une femme de la cour sauva le jeune homme. « C'est un enfant, dit-elle, qui n'a qu'un souffle de vie. » Sénèque, instruit de son danger, se le tint pour dit : réduit à chercher une carrière, où les succès fussent moins périlleux, il se souvint à temps qu'il avait aimé la sagesse, et ce fut par prudence qu'il redevint philosophe.

Il en est des peuples comme des simples particuliers : ils admirent surtout les vertus qu'ils n'ont pas; et, au milieu d'un siècle corrompu, le rôle d'un personnage austère reçoit du contraste un

1. Unde ostreis et boletis in omnem vitam renuntiatum. Lettre cviii.

2. Suétone, *Caligula*, xii.

nouvel éclat. Sans cesser de louer son talent, les amis de Sénèque, et il en avait beaucoup, vantèrent la beauté de son caractère et l'intégrité de ses mœurs. On avait applaudi l'écrivain, on respecta l'homme de bien ; et sa fortune, compromise par son talent, se releva par sa vertu. Dès les premières années du règne de Claude, il avait su conquérir, dans Rome, une renommée qui surpasse celle des plus grands génies, aux plus beaux temps, et une influence telle qu'on n'en accorde qu'aux caractères les plus éprouvés. Il croit pouvoir alors sortir de sa retraite, se mêler aux affaires, reparaître à la cour. La destinée lui ménageait un nouvel avertissement, et semblait lui montrer l'écueil où devait fatalement se briser son bonheur et peut-être son honneur. Messaline régnait : elle haïssait Sénèque, on ne dit pas pourquoi ; l'estime dont il était entouré, la sévérité de ses mœurs et de ses principes suffirent à expliquer la haine d'une telle femme. Enveloppé dans l'accusation d'adultère qui perdit Julie, fille de Germanicus, il fut condamné à l'exil et relégué dans la Corse. Il passa huit années dans ce séjour, dont il supporta d'abord la tristesse avec sérénité. Sa mère était moins résignée : les malheurs l'avaient abattue, et ce dernier coup la trouva sans force. Il écrivit, pour la reconforter, les pages touchantes, qui portent le titre de *Consolation à Helvia*. Son caractère s'y montre à la hauteur de ses doctrines. « Je n'ai jamais eu confiance en la fortune, s'écrie-t-il, bien qu'elle parût en paix avec moi ; toutes ces faveurs qu'elle me prodiguait avec tant de libéralité, argent, honneurs, gloire, je les ai mises en tel lieu, qu'elle pût venir les y reprendre sans me troubler¹. » Il console Helvia, la rassure, atteste qu'il n'est pas malheureux, que jamais même il ne peut le devenir. Les *Consolations* sont, en littérature, un genre assez froid ; mais on retrouve dans celle-ci la trace d'une émotion qui en assouplit un peu la raideur, et une dignité qui n'a rien d'affecté.

Cette fermeté s'est-elle démentie ? Les ennuis de l'exil, les déceptions d'une âme ambitieuse condamnée à d'obscurs loisirs, le souvenir de Rome, la perte d'un enfant, toutes ces causes réunies, capables d'affaiblir le courage le mieux trempé, ont-elles fait oublier à Sénèque la fierté des premiers moments ? On l'a dit ; et ceux qui s'imposent la tâche de relever dans la vie des hommes célèbres, les faiblesses capables de tempérer notre admiration, n'hésitent pas à reporter à cette époque la première, et l'une des plus inexplicables lâchetés, qu'on ait imputées à sa mémoire.

Il y a, en effet, dans le recueil de ses œuvres, une *Consolation à Polybe*, fragment incomplet, dont les dix-neuf premiers chapitres ont disparu. Ceux qui ont le courage de lire les autres,

1. *Consol. à Helvia*, ch. v.

et qui persistent à y voir une œuvre de Sénèque, regrettent qu'ils n'aient pas eu le sort des précédents : la gloire de l'écrivain n'y eût rien perdu, et la réputation de l'honnête homme aurait été soulagée d'une imputation accablante. Le personnage auquel est dédié ce morceau, est un affranchi de Claude, que l'histoire nous représente comme associé à toutes les horreurs de la cour impériale, et habitué à se servir, pour son compte et celui des autres, du poignard et du poison. Cette âme si bien préparée aux sentiments délicats, ne pouvait se consoler de la mort d'un frère, et l'auteur jette sur cette douleur le baume d'une rhétorique prétentieuse, et d'une adulation impudente. Est-ce Sénèque qui s'est abaissé à cette platitude ; est-ce lui qui somme si longuement Polybe de se conserver pour le monde, dont il tient le salut entre ses mains ; qui prodigue un grossier encens à la vanité d'un courtisan sans pudeur, et d'un poète sans talent ; est-ce lui enfin qui se déshonore en glorifiant par des louanges, que leur excès change pour nous en ironie, l'imbécile empereur, qui l'a injustement frappé, et dont, à quelques années de là, il va diffamer la mémoire, dans une burlesque apothéose¹ ? De pareils jugements, qui nous condamnent à mépriser le caractère d'un homme, dont nous sommes obligés d'admirer le talent, doivent être prononcés à regret, et forcés par une évidence irrésistible. Or s'il y a des présomptions contre Sénèque, il n'y a pas une seule preuve. L'historien Dion Cassius, qui s'est donné la tâche de calomnier tous les grands hommes de Rome, ou plutôt même son obscur abrégiateur, nous raconte bien que « Sénèque, ennuyé de l'exil, envoya à Rome un opuscule où il flatta Messaline et les affranchis de Claude. » Mais il insinue que, plus tard, l'auteur le fit disparaître ; il ne nomme pas Polybe à qui la *Consolation* est adressée ; il nomme Messaline dont le nom même n'y est pas prononcé ; enfin son témoignage, convaincu de fausseté en plus d'une occasion, ne peut entraîner la conviction, lorsque nul autre ne le confirme, lorsque le texte met Sénèque hors de cause. On y voit, en effet, la preuve que ces pages ont été écrites au moment où il jouissait encore de toute sa faveur, ou, venait à peine de la perdre ; on y relève quantité de propositions qu'un stoïcien n'a pu écrire, même en un jour d'oubli. Enfin Agrippine qui fit rappeler Sénèque, à cause de l'estime que les honnêtes gens avaient pour lui (c'est Tacite qui l'assure), était-elle femme à aller chercher pour auxiliaire, un homme déshonoré par une infamie qui ne pouvait rester secrète² ? Sénèque a donc été victime d'une erreur d'attribution, comme il y en a tant d'exemples

1. *Apokolokyntosis*, métamorphose de Claude en citrouille (incurbation, comme traduit Diderot), titre d'une satire publiée par Sénèque à la mort

de Claude, et où il ne ménage ni la stupidité ni la méchanceté du nouveau dieu.

2. *Ann.*, liv. XIV, 50.

dans l'histoire des lettres ; il ne reste contre lui que trois lignes de Dion Cassius ; ce n'est pas assez pour le condamner¹.

III. — SON RETOUR A ROME ; SON POUVOIR AUPRÈS DE NÉRON ; SES RICHESSES

Messaline était morte ; Agrippine, maîtresse de la volonté de Claude, cherchait à faire ratifier par le consentement du peuple, l'adoption qui destinait son fils au trône. Afin de rendre Néron populaire, elle voulut qu'on vît auprès de lui, pour lui apprendre à régner, des hommes dont la vie fût un exemple pour lui, une garantie pour les Romains. Elle choisit dans l'armée et tira de l'exil :

Et ce même Sénèque et ce même Burrhus
Qui depuis... Rome alors estimait leurs vertus.

Le banni revint à Rome, plus puissant qu'il n'en était sorti, reçut la préture, pour premier prix de son dévouement à Agrippine (54 après J.-C.)², et recommença une carrière qui devait l'exposer à de nouveaux hasards. La tâche dont il était chargé, toujours périlleuse, devenait presque impossible à la cour de Claude, avec Néron pour élève et Agrippine pour protectrice. Il en évita d'abord avec bonheur les écueils : sans honteuse condescendance, il sut gagner la confiance de l'impératrice, qui espérait dominer avec son aide l'esprit du futur empereur. Appuyé sur elle, secondé par Burrhus, qui formait dès lors avec lui ce que Tacite appelle « le parti des honnêtes gens³, » il se vit, à la mort de Claude, investi d'une autorité sans égale. Dans ce moment critique, il fallut rompre avec Agrippine, veiller à ce que le nouveau règne ne s'inaugurât pas par des proscriptions⁴, déjouer les intrigues des affranchis, et, par-dessus tout, surveiller le nouvel empereur, dont les passions impatientes menaçaient déjà de secouer le frein, si l'on ne savait les distraire. Ce fut alors que se noua entre lui et Bur-

1. M. Jules Simon a souvent été rigoureux pour Sénèque dans la belle étude qu'il lui consacre (*Liberté de penser*, 1848). Il affirme à propos de la *Consolation à Polybe*, que « ce langage n'est pas d'un stoïcien mais qu'il est de Sénèque. » Il serait facile de trouver dans le texte des preuves irréfragables du contraire. Juste-Lipse avait déjà eu des soupçons, et sans parler de Diderot, dont on récusera l'érudition, le savant éditeur de Sénèque, dans la collection Lemaire, conclut de rapprochements chronologi-

ques incontestables : « Senecam hujus consolationis auctorem esse non posse. »

2. Il ne paraît pas s'être élevé plus haut ; les fastes mentionnent bien son consulat en 67 ; mais on hésite à admettre qu'il fut consul l'année même où il tombait dans une disgrâce, bientôt suivie de la mort.

3. *Ann.*, liv. XIV, 52.

4. *Ibaturque in cedes, nisi Afranius Burrhus et Annæus Seneca obviam issent, etc.* *Ann.*, liv. XIII, 2.

rhus cette inaltérable amitié, qui se maintint jusqu'au dernier jour, malgré les causes de rivalité, que des esprits inférieurs auraient trouvés à chaque pas, dans ce partage égal de la puissance et de la popularité. Mais, dès lors, il aurait dû comprendre à quels risques l'exposait une charge, qui plus d'une fois allait mettre les intérêts de l'ambitieux en conflit avec les convictions du philosophe. Il méprisait Claude; il avait écrit contre lui les plaisanteries injurieuses de l'*Apokolokyntosis*; et, presque en même temps, il lui fallait de la même main composer pour Néron la harangue funèbre, destinée à célébrer la mémoire de l'empereur défunt. L'auditoire, paraît-il, supporta d'abord avec sang-froid cette apologie: mais son sérieux ne put tenir au passage qui glorifiait l'intelligence et les talents politiques de Claude, et les éclats de rire furent le signe d'un succès, que Sénèque n'avait pas cherché, et dont ni son amour-propre ni sa conscience n'avaient à se féliciter¹. Son projet avait pourtant de quoi tenter une grande âme, et on pouvait l'entreprendre plus par dévouement que par ambition. Garder le pouvoir sans renoncer à la sagesse, n'approcher du trône que pour y faire régner la vertu, payer au peuple en bonheur ce qu'on lui avait ôté en liberté, quel beau rêve! et qui pourrait reprocher à Sénèque de s'y être laissé séduire? A ce moment tout allait au gré de ses vœux, Néron paraissait promettre à l'empire un règne de réparation; Agrippine d'abord inquiète, puis franchement ennemie, était écartée des affaires; elle nouait vainement mille intrigues contre ceux qu'elle regrettait d'avoir élevés, et n'était pas plus heureuse dans ses infâmes tentatives pour se soumettre son fils, en le corrompant.

La richesse à laquelle Sénèque n'était pas insensible, sans en être l'esclave, était venue par surcroît. Maison opulente à la ville, villas dans tous les coins de l'Italie, tous les raffinements du luxe, vaisselle d'or et d'argent, servie sur des tables de cèdre aux pieds d'ivoire². Quel régime pour un ancien pythagoricien! On commençait à parler, non sans murmures, de ses richesses fabuleuses, sans cesse accrues par les libéralités de l'empereur; de ses revenus, dont l'Italie et les provinces lui apportaient le tribut, épuisant pour elles³; de ses jardins, dont la magnificence faisait pâlir le luxe impérial:

*Magnos Seneca prædixit hortos*⁴.

de ses villas d'Albe, de Nomentum, de Baïes; de ses domaines en Italie, au delà des mers et jusqu'en Egypte⁵. Quelle est, disait-on, cette philosophie qui apprend à s'enrichir, en quatre

1. *Ann.*, liv. XIII, 3.

2. Il en aurait eu cinq cents au dire d' Dion. « Quingentas mensas, similes onnes et æquales, etc. »

3. *Ann.*, liv. XIII.

4. Juvénal, sat. X. 16.

5. Sénèque, lettre LXXVII.

ans, de trois cents millions de sesterces¹? où s'arrêterait un ambitieux avec de pareils moyens de se gagner des créatures? Les calomnies qui se sont perpétuées dans l'histoire circulaient tout bas. On répétait les mots de manœuvres fraudulenses, de testaments captés². On ne peut nier que Sénèque ne fût excessivement riche. Il l'était déjà, lui-même le déclare dans la *Consolation à Helvia*, avant d'arriver aux affaires. Sa fortune s'accrut ensuite des libéralités du prince; mais à côté de lui, des affranchis en avaient de plus considérables; sa position lui imposait le faste, comme un devoir, et tout atteste qu'il fit bon usage de ses richesses. Sa générosité était passée en proverbe. Sans doute³ il menait grand train; et c'est, dit-on, une ostentation intolérable chez un philosophe. S'il eût vécu avec simplicité, on l'accuserait d'une avarice sordide. Ces rigides censeurs, qui le blâmaient alors, et qui, dans tous les temps, ont gémi à ses dépens, sur les inconséquences de la nature humaine, auraient-ils, avec d'égales tentations, montré la même discrétion dans l'emploi de cette fortune? Se seraient-ils contentés du régime de ce millionnaire, qui s'asseyait à une table magnifique, pour y manger du pain et quelques fruits, boire de l'eau claire, et aller, après ce festin, dormir sur une natte si dure « que l'empreinte du corps n'y paraît pas⁴. » Voilà la vérité, et nous sommes bien loin de

... Ces gais festins d'où s'exilait la gêne,
Où l'austère Sénèque, en louant Diogène,
Buvait le Falerne dans l'or.

La seule faute de Sénèque, qui a pesé sur sa vie, et qui explique toutes ses faiblesses, est une faute généreuse, après tout : il fut le ministre de Néron. Il le fut pour garder une place, dont un autre se serait emparé pour le mal; qu'Agrippine aurait prise, pour assouvir ses haines et ses convoitises. Il le fut pour obéir au vœu de tous les honnêtes gens. Il y resta trop longtemps pour sa gloire. Mais, quant à ses richesses, il put dire : « Je les possède, elles ne me tiennent pas; celui-là est grand qui se sert de vaisselle d'argile comme de vases d'or; il n'est pas inférieur celui qui se sert de vases d'or, comme s'ils étaient en argile⁵. » Vienne le jour où il faudra y renoncer, il sollicitera, comme une faveur, d'être soulagé de ce fardeau.

1. Environ soixante-trois millions de francs.

2. *Ann.*, liv. XIII et XIV *passim*.

3. *Nemo petit modicis que mittebantur*
A Seneca. ^{(amicis}
(JUVÉNAL, sat. V, 106. Cf. Martial, XII, 36.)

4. Lettre CVIII. *Laudare solebat Atalalus eueitram que resisteret corpori; tali utor etiam senex, in qua vestigiū apparere non possit.* Cf. *Ann.*, liv. XV.

5. Ci-dessous, lettre v.

IV. — SA PART DE RESPONSABILITÉ DANS LES MEURTRES
DE BRITANNICUS ET D'AGRIPPINE

Les illusions de Sénèque, si jamais il espéra tourner vers le bien le caractère de Néron, furent de peu de durée. Deux ans s'étaient à peine écoulés depuis la mort de Claude, deux ans de prospérité pour l'empire, et dont Trajan disait que les meilleurs empereurs y pourraient trouver un exemple; on sut bientôt à qui l'on devait ce moment de répit; et Rome apprit toutes ses obligations envers Sénèque et Burrhus, le jour même où elle connut ce qu'elle devait attendre de Néron. Depuis longtemps, déjà, Sénèque avait des craintes : il avait dû faire la part du feu, et user d'une condescendance que les meilleures intentions peuvent à peine faire excuser¹. Néron ne pouvait, même avec son hypocrisie, tromper un homme qui avait étudié le cœur humain, ailleurs que dans les livres. Les défiances de Sénèque se trahissent dans ses complaisances dont nous parle Tacite : il fallait jeter quelque pâture à des appétits indomptables, pour en retarder le déchaînement². Il y a peut-être plus d'appréhension que de confiance, dans ces mots d'une de ses lettres, où les combats du cirque sont flétris, comme une provocation aux instincts sanguinaires : « Rendez grâces aux dieux; vous enseignez la cruauté, mais Néron ne saurait l'apprendre³ ! » En tout cas, la lumière se fit vite : Britannicus mourut. Il n'y avait pas à s'y tromper : ce meurtre longuement prémédité, ces délibérations avec des complices recrutés parmi les assassins et les empoisonneuses, cet enfant immolé au milieu d'une fête, le meurtrier, impassible, comme s'il était né pour ces scènes, et n'ouvrant les lèvres que pour sourire ou railler, quel coup d'essai pour un jeune homme de dix-huit ans ! Agrippine elle-même en fut épouvantée.

Sénèque, innocent de ce crime, ne refusa pas, dit-on, de s'enrichir des dépouilles de la victime. « Néron, dit Tacite, combla ensuite de largesses ses favoris. Il ne manqua pas de gens qui reprochèrent à des personnages, faisant profession d'austérité, de s'être, à ce moment, partagé, comme une proie, les maisons et les villas⁴. » Il n'en faut pas plus, à des juges malveillants, pour écrire, comme un fait avéré et mille fois prouvé, que Sénèque est un de « ces personnages ». Singulière rigueur qui sous-entend librement le nom qu'elle veut flétrir, ajoute au texte, et change une présomption en certitude ! Mais quand même Sénèque serait plus clairement désigné, que resterait-il contre lui ? un bruit rapporté par Tacite, comme tant d'autres, et dont

1. *Ann.*, liv. XIII, 2.

2. *Ann.*, liv. XIV, 2.

3. Lettre vii, ci-dessous.

4. *Ann.*, liv. XIII, 17, 18.

il ne prend pas la responsabilité (*nec defuere qui*); et, aussitôt après, il ajoute ces mots que, par compensation, on n'a pas lus : « Mais d'autres personnes croyaient que l'empereur ne les laissa pas libres de refuser; il espérait ainsi se faire pardonner le crime dont sa conscience était chargée¹. » Il n'y aurait rien d'étonnant que Sénèque eût subi cette contrainte. La même tyrannie, qui dépouillait à son gré les citoyens, pouvait avoir la fantaisie de les enrichir malgré eux. Une âme héroïque eût résisté, préférant la mort à ce supplice d'un nouveau genre. Sénèque n'a peut-être pas eu ce courage. « Il n'est pas toujours permis, nous dira-t-il, de répondre : Je ne veux pas. Il faut parfois recevoir malgré soi. Dédaigner les dons d'un tyran cruel et vindicatif, c'est lui faire croire qu'on l'insulte... Devant la contrainte, le droit de choisir périt². » Il pouvait sans doute se retirer. Mais après cette première faute d'avoir tenté une entreprise, qu'il ne pouvait mener à bonne fin, en restant honnête homme, c'en eût été une autre d'y renoncer au moment décisif. Le lendemain de sa retraite, dans quelles mains le pouvoir fût-il tombé? dans celles d'Agrippine, de cette tourbe d'affranchis, de ces Tigellin, de ces Narcisse, dont le nom seul excite autant de dégoût que d'horreur, ou enfin de Néron, qui valait à lui seul Agrippine et Tigellin.

Burrhus et Sénèque restèrent donc à leur poste; les honnêtes gens leur en surent gré. Mais ils se condamnaient à jouer un rôle dans la sanglante tragédie qui se préparait. En tenant Agrippine à l'écart des affaires, ils n'oubliaient pas qu'elle était la mère de l'empereur; et, souvent déjà, ils l'avaient réconciliée avec son fils. Néron avait peur de sa mère, et on ne l'effrayait pas impunément. Une première fois, il avait médité de se débarrasser d'elle, le jour où Paris vint lui révéler un prétendu complot, ourdi par elle et par Burrhus. Sénèque avait fini par ramener à la raison cet esprit inquiet, que la pensée du danger poussait à la frénésie. Burrhus était rentré en grâce, et Agrippine avait obtenu le châtement de ses délateurs³. Mais cette femme était dominée par les fureurs d'une ambition trompée, et s'attachait au pouvoir, avec d'autant plus de désespoir, qu'elle l'avait acheté par des crimes. A mesure qu'il échappait de ses mains, elle se laissait entraîner aux excès d'une colère imprudente, éclatait en reproches et en menaces, cherchait des partisans, s'efforçait de devenir redoutable, oubliant que le jour où elle ferait trembler son fils elle serait perdue. La catastrophe approchait. Un premier essai de parricide échoua, et la mer ramena sur le rivage Agrippine blessée, sûre désormais des intentions de son fils, et feignant d'autant plus de les ignorer. A cette nouvelle,

1. *Ann.*, liv. XIII, 17, 18.

2. *De Beneficiis*, liv. II, ch. xviii.

| *Conf. Ann.*, liv. XIV, 54.

3. *Ann.*, liv. XIII, 20.

Néron frémit d'épouvante et de colère. Il se figure que sa mère va se présenter à lui, affamée de vengeance, appeler les esclaves aux armes, soulever l'armée, implorer le sénat et le peuple¹. Dans ce pressant danger, il ne se fie plus à ses complices subalternes. Il fait appeler Burrhus et Sénèque, « qui peut-être ignoraient tout encore. » Tacite nous les montre immobiles et silencieux devant l'empereur; ils jugeaient toute remontrance inutile, « ou peut-être croyaient-ils qu'on en était arrivé à cette extrémité, qu'il fallait frapper Agrippine, ou laisser périr Néron. » Enfin Sénèque, d'ordinaire plus résolu, lève les yeux sur Burrhus, et lui demande s'il faut ordonner le meurtre aux soldats. Burrhus rappelle leurs sentiments de respect pour la famille des Césars, leur culte pour la famille de Germanicus... C'est à Anicetus de tenir ses promesses. Anicetus, pour réparer un premier échec, prend tout sur lui; et l'empereur s'écrie que son règne date de ce jour, et qu'il doit le trône à un affranchi². On connaît le dénouement de ce drame, dans cette chambre déserte de la villa du lac Lucrin, où la fille de Germanicus périt sous le bâton et l'épée.

Voilà le récit de celui que Bossuet appelle le plus grave des historiens de l'antiquité³. Il peut fixer la part de responsabilité de Sénèque dans cet exécrable attentat : sans être considérable, elle est encore plus grande qu'on ne le voudrait. Il a ignoré la première tentative : l'appel de Néron le trouve consterné, silencieux. Quelle anxiété ! choisir entre Agrippine et Néron; si l'avenir était inquiétant avec celui-ci, on ne pouvait se faire d'illusion sur le sort que l'autre réservait à Rome et à ses adversaires. Le seul mot qui sorte des lèvres de Sénèque est loin d'être un conseil, ni une approbation. Burrhus et lui semblent se laver les mains du forfait qui se prépare; et Néron, dans l'effusion de sa reconnaissance pour Anicetus, à qui, dit-il, il doit le trône, montre assez que ses ministres ne lui ont donné ni encouragement ni concours. Ce ne sont donc pas des complices, mais ce sont des témoins trop impassibles; on voudrait les trouver indignés, et l'on souffre de ne pouvoir les louer de leur silence⁴.

Le crime accompli, il fallut rassurer le criminel contre lui-même, et le justifier devant la multitude. Le premier soin fut dévolu à l'austère Burrhus, qui convoqua les centurions et

1. *Ann.*, liv. XIV, 3, 6.

2. *Ann.*, liv. XIV, 5, 9.

3. Suétone est moins explicite. Dion Cassius accuse formellement Sénèque d'avoir conseillé le meurtre; mais il lui impute aussi l'empoisonnement de Britannicus. Il est le détracteur passionné de Sénèque.

4. On a fait remarquer avec raison que cette scène entre Néron et ses

deux ministres n'avait pas eu de témoins. Comment Tacite a-t-il pu la connaître? un seul homme était intéressé à la divulguer, et c'était Néron. Il ne pouvait manquer de le faire en impliquant dans le meurtre des personnes qui le rendissent plus excusable. Voy. sur ce sujet un remarquable article de M. E. Despois, *Revue nationale*, tome VII. p. 88.

les envoya porter leurs félicitations à Néron, dont l'âme était lâche, même contre le remords. Le second aurait été, paraît-il, réservé à Sénèque. On sait que l'empereur envoya au sénat une lettre, une apologie de sa conduite, précaution bien inutile auprès d'une assemblée qui ne l'avait pas attendue pour tout approuver, et pour mettre au nombre des jours néfastes, celui de la naissance d'Agrippine. Il y rappelait, d'après le peu qu'on en sait, les complots d'Agrippine, dénonçait ses attentats contre sa vie, et prétendait n'avoir pas eu d'autre moyen de pourvoir à son salut. Sénèque passe pour avoir été l'auteur de cette lettre. Deux écrivains l'en accusent, l'un avec quelque hésitation, l'autre d'une manière plus explicite, Tacite et Quintilien. « Ce n'était plus sur Néron, dit le premier, que tombait la censure publique : sa barbarie était trop au-dessus de toute indignation ; c'était sur Sénèque, auquel on reprochait d'avoir, dans un discours, avoué un pareil crime¹. » Quintilien de son côté, voulant donner l'exemple d'une figure, dit : « on la trouve dans l'écrit de Sénèque, que Néron envoya au sénat, après le meurtre de sa mère, pour faire croire au danger qu'il avait couru ; voici la phrase : « Je suis sauvé, et pourtant je ne puis encore ni le croire, ni m'en réjouir². » Ces textes paraissent accablants. Un honorable désir de laver la mémoire de Sénèque a porté quelques écrivains à atténuer le sens du premier, à nier la véracité du second. Tacite, disent-ils, ne fait que recueillir un bruit malveillant, comme il en circule tant, aux époques où l'on n'ose parler tout haut ; il ne parle que d'une rumeur, *adverso rumore* ; il ne la rapporte que sous une forme dubitative³. Quant à Quintilien n'est-il pas connu, d'après son aveu, pour être l'ennemi de Sénèque ? N'a-t-il pas pris à tâche de combattre son influence, et de défendre contre lui ce qu'il appelle le bon goût ? N'obéit-il pas à une prévention passionnée, en glissant dans une leçon de rhétorique une imputation si grave contre son adversaire⁴ ? On voudrait souscrire à des conclusions si généreuses ; mais il est difficile de les accepter. Le récit de Tacite laisse place à quelque doute, surtout quand on l'interprète avec beaucoup de bonne volonté. Mais que peut une critique grammaticale, si ingénieuse qu'elle soit, contre toutes les vraisemblances morales⁵,

1. Tacite, *Ann.*, liv. XIV, 11, traduction de Burnouf.

2. *Salvum me esse adhuc nec credo, nec gaudeo. Instit. orat.*, viii, 5.

3. M. E. Despois, art. cité. Cf. *Œuvres de Sénèque*, traduites par Bailard, préf., t. I, p. 11.

4. *Id.*, *ibid.*

5. Tacite ne nomme pas d'abord Sénèque : *Nero litteras ad senatum misit* (liv. XIV, 11) ; mais plus loin il ajoute :

adverso rumore Seneca erat, quod oratione tui confessionem scripsisset. »

La seconde proposition, dont le verbe est au subjonctif, ne serait donc que l'énonciation du bruit malveillant ; on en donne pour exemple cette phrase de Quintilien : *Socrates accusatus est quod corrumperet juventutem*. Cette explication est spécieuse ; si la réputation de Sénèque tient à une question de grammaire, elle est bien compro-

contre l'accusation si précise de Quintilien? Peut-on sérieusement récuser ce dernier, et rejeter sa déposition parce qu'elle est inspirée par la passion? Mais l'auteur des *Institutiones oratoires*, malgré ses défauts, doit être regardé comme un honnête homme; il n'a pas traité Sénèque avec cette rigueur qu'on lui reproche; le portrait qu'il nous a laissé de lui fait avec équité la part du bien et du mal. Enfin, n'y eût-il pas un mot qui nous dénonçât l'auteur de cette apologie, n'est-on pas obligé d'en accuser Sénèque, qui reste ministre, qui, avec Burrhus, doit achever l'œuvre commencée, sauver l'empire dans ce moment de crise? Cet acte était commandé à Sénèque; il était la conséquence des autres. Qu'aurait-il répondu à Néron invoquant son éloquence?

Si l'on veut plaider ici la cause de Sénèque, que ce ne soit pas en torturant les textes: on peut réclamer à son bénéfice des circonstances atténuantes, rien de plus. A cette horrible époque, le devoir était difficile pour tous, et plus encore pour ceux qui gouvernaient. Agrippine pouvait et devait passer aux yeux de gens très honnêtes pour une femme exécration; c'est sa mort qui nous l'a rendue digne de pitié¹. Des hommes d'Etat ont pu croire que le meurtre commis, ils devaient rester à leur poste, et puisque pour un moment le bien de l'empire était attaché au salut de Néron, défendre Néron. On a comparé la conduite de Sénèque avec celle de Michel de l'Hôpital, restant chancelier à la cour de Charles IX et auprès de Catherine de Médicis: c'est faire trop d'honneur à Sénèque. Mais à ceux qui, par un excès contraire, trouvent son rôle odieux, on peut demander s'il est dans l'histoire de ce temps deux noms plus respectables que ceux de Burrhus et de Thraséas. Or, Burrhus ne s'est pas épargné, plus que Sénèque, à défendre Néron. Il a agi sur l'armée, comme l'autre sur le sénat. Thraséas, simple sénateur, et plus libre de laisser voir ses sentiments, sort silencieusement du sénat. Mais croit-on que les honnêtes gens aient approuvé cet acte de courage? Qu'on écoute Tacite: « Il ne lit par là qu'attirer le danger sur sa tête, sans donner aux autres le signal de la liberté². » Il y a plus; Thraséas rentra bientôt au sénat; et à quelque temps de là, on l'entend commencer un discours par l'éloge de Néron, et lui décerner le titre d'excellent empereur³. Ces hommages n'étaient pas sin-

mise. Ajoutons que « *adverso rumore esse* » est plus d'une fois employé par Tacite, dans le sens de être décrié, odieux; et que la proposition explicative qui suit peut sans erreur être traduite aussi: parce qu'il avait écrit, etc.

1. Le sort de Sénèque et de Burrhus n'était pas douteux, si Agrippine ve-

nait à triompher: ils étaient de ces hommes illustres qu'elle menaçait: *periculaque viris illustribus instruxisset. Ann.*, liv. XIV, 11.

2. *Ann.*, liv. XIV, 12.

3. *Multo cum honore Caesaris... egregio sub principe... Ann.*, liv. XIV, 48.

cères, qui en doute? Ils ne déshonorent pas Thraséas; mais les mêmes raisons politiques qui les lui inspiraient, n'expliquent-elles pas la conduite de Sénèque? Engagé dans une lutte, où il y allait de sa vie et du salut public, il a dû la poursuivre jusqu'au bout. Malheureusement il n'a épargné au monde les horreurs du règne d'Agrippine, que pour le condamner à subir celui de Néron.

V. — MORT DE SÉNÈQUE

On éprouve une sorte de soulagement à raconter la fin de sa vie; on y trouve des malheurs, mais pas une faiblesse à excuser. La mort d'Agrippine, en affranchissant Néron de tout souci, ébranla le crédit de ministres, dont il croyait désormais pouvoir se passer. Peut-être leur gardait-il rancune de leurs hésitations, et souffrait-il de voir à côté de lui des hommes, dont la présence seule était un reproche. Après le premier moment de terreur, il se livra sans dissimulation à l'entraînement de ses passions. Burrhus mourut, peut-être empoisonné, et laissa Sénèque, sans force, en butte aux attaques de cette foule de courtisans, qui supportaient mal un honnête homme égaré parmi eux, et qui croyaient, en cherchant à le perdre, flatter les ressentiments de l'empereur. Ils lui reprochaient son ambition, ses richesses, son désir de popularité, son faste insolent pour un particulier. « Y avait-il place pour une autre renommée dans la poésie ou l'éloquence? Jusqu'à quand Néron souffrirait-il ce censeur de ses plaisirs, qui méprisait son talent à conduire un char et goûtait peu le charme de sa voix? N'y aurait-il jamais dans l'Etat rien de glorieux, qui ne passât pour son œuvre. Néron n'est plus un enfant, qu'il renvoie son précepteur¹. » Ces sourdes menées ne trouvaient plus personne pour les déjouer. Burrhus avait eu pour successeurs, Fénius Rufus, homme honnête mais incapable, et Tigellin qu'il suffit de nommer. Sénèque se voyait de plus en plus isolé; ceux qui auraient dû le soutenir croyaient montrer assez de courage, en venant lui répéter les calomnies qui couraient autour de lui². Présentant une catastrophe, il voulut la prévenir et demanda une audience à l'empereur, qu'il voyait rarement. Il faut lire dans Tacite cette entrevue, et les harangues cérémonieuses des deux interlocuteurs. Sénèque vient, après quatorze ans de pouvoir, se plaindre de sa fortune, des honneurs, des richesses qui s'accumulent sur sa tête, en même temps que les haines. Il n'a pas dû refuser ces bienfaits; mais la mesure est

1. *Ann.*, liv. XIV, 52.

2. *Ann.*, liv. XIV, 53.

comble pour le bienfaiteur comme pour l'obligé; qu'il lui soit permis de se retirer : « Vieux et faible contre le moindre souci, je ne puis plus supporter le poids de mes richesses; j'implore ton secours. Fais gérer ces biens par tes hommes d'affaires, et réunis-les à ton domaine¹. » La réponse de Néron est plus habile que généreuse : elle est surtout honorable pour Sénèque; il est difficile, après l'avoir lue, de prendre au sérieux les déclamations dont son opulence a été souvent le prétexte; plus difficile encore de ne pas reconnaître combien était estimé à Rome un homme dont Néron, tout en le détestant, n'osait pas se séparer. « Si grandes que soient tes richesses, que de gens qui ne te valent pas en ont reçu davantage ! Je rougis de citer combien d'affranchis, aux yeux de tout l'empire, sont plus riches que Sénèque. » Quant au projet de quitter la cour, il n'en faut pas parler. Néron a encore besoin d'un guide « pour éviter les faux pas si dangereux dans la jeunesse. » Et puis que dirait Rome ? Que Sénèque est sage ? Non, mais que Néron est avare et que ses amis ont peur de lui. « Et d'ailleurs quand on lone-rat la sagesse, serait-il bienséant à un philosophe de profiter d'une gloire, acquise au détriment de l'honneur d'un ami² ? »

Condamné à rester riche et à garder l'apparence de la faveur, Sénèque change sa manière de vivre, écarte ses amis et ses clients, évite les occasions de se montrer, et prétexte ses études. Il voudrait se faire oublier. Et de fait, Néron a d'autres soucis : c'est le moment où il épouse Poppée, assassine Octavie, chante sur le théâtre à Naples, incendie Rome, et brûle les chrétiens tout vifs. Mais Tigellin et Poppée sont là pour raviver ses rancunes. Moins d'un an après cette scène (62 après J.-C.), un affranchi nommé Romanus accuse secrètement Sénèque de conspirer avec Pison³. Sénèque se justifie en lui renvoyant l'accusation; mais il demande, pour demeurer plus étranger à toutes les infamies de ce règne, à se retirer dans une campagne lointaine. Il essuie un nouveau refus; sa chaîne ne se brisera que par sa mort. Il feint d'être malade, et se confine dans sa chambre. Néron essaye sur lui un poison qu'il a préparé lui-même. Le breuvage fut-il sans action sur un corps exténué; Sénèque évita-t-il le danger par sa déliance⁴ ? on ne le sait; mais ses ennemis allaient trouver l'occasion de le frapper à coup sûr.

En 64, éclatait cette conspiration de Pison, dont Tacite nous a laissé le lamentable récit. Les conjurés, à l'exception d'une femme, se dénoncent en face des tortures, et le premier qui parle, Natalis, prononce deux noms, ceux de Pison et de Sénèque. Sans affirmer que Sénèque eût trempé dans le complot, on peut

1. *Ann.*, liv. XIV, 51.

2. *Id.*, *ibid.*

3. *Ann.*, liv. XIV, 65.

4. *Ann.*, liv. XV, 45.

croire qu'il en désirait le succès. Il paraît même que les plus résolus des conjurés, et parmi eux Subrius Flavius, se proposaient de tout autres desseins que de remplacer, comme ils le disaient, un musicien par un histrion. Pison n'était qu'un instrument pour eux; et quel empereur réservaient-ils à Rome? Sénèque, « qu'une vie irréprochable et des vertus éclatantes désignaient pour ce rang suprême¹. » Sénèque lui-même, d'après l'opinion commune, ne l'aurait pas ignoré². Le jour où la lâcheté d'un homme livrait tant de victimes, il était revenu de sa villa de Campanie à une campagne, à quatre milles de Rome, sans doute pour être à portée des événements³. Tacite n'ose lui-même se prononcer : « peut-être Natalis voulait-il plaire à Néron, qui, dans sa haine, cherchait tous les moyens de se défaire de Sénèque⁴. » Mais il est certain que le dénonciateur prétendit avoir servi d'intermédiaire entre Pison et Sénèque, et que, dans son interrogatoire, ce dernier expliqua d'une manière assez embarrassée ses relations avec Pison, mais n'essaya pas de les nier⁵.

Sénèque était à table, vers la fin du jour, avec sa femme Pompeia Paullina et deux amis, quand un tribun des préto-riens, Silvanus, l'un des conjurés, vint l'interroger. Sa réponse fut digne et presque fière : il n'avait été le courtisan de personne : « qui le sait mieux, ajouta-t-il, que Néron qui a plus souvent éprouvé ma liberté que ma complaisance. » L'empereur attendait avec impatience le retour du tribun. Il le reçut en présence de Tigellin et de Poppée; et se donnant à peine le temps de l'écouter : « Se prépare-t-il à mourir? » demanda-t-il. Comme Silvanus avouait n'avoir remarqué en lui aucun signe de frayeur, nul trouble dans sa voix ou sur son visage : « Retournes-y, s'écria-t-il, et dis-lui que ma volonté est qu'il meure. » Silvanus n'était pas un héros; mais il eut un scrupule qu'il faut citer, moins pour son honneur, que pour prouver, une fois encore, quelle était la réputation de Sénèque. Alors que tous les conjurés se dénoncent à l'envi, et, au besoin, se chargent, tant qu'ils restent en place, d'être les exécuteurs de leurs complices, un seul hésite, c'est celui qui doit porter à Sénèque l'ordre fatal. Il ose se détourner de son chemin; il va demander à Fenius, le préfet du prétoire, l'un des principaux conspirateurs, s'il faut obéir à l'empereur. S'il se fût trouvé un homme de cœur, un coup hardi pouvait sauver les conjurés et Sénèque. Fenius ne voulut pas risquer, noblement, cette vie, que Néron devait lui arracher, quelques jours plus tard. Silvanus alla porter à Sénèque les ordres de Néron; mais honteux de

1. *Ann.*, liv. XV, 65.2. *Id.*, *ibid.*, 62.3. *Id.*, *ibid.*, 66.4. *Ann.*, liv. XV, 56.5. *Id.*, *ibid.*, 62.

son rôle, il n'osa se montrer, se tint à la porte, et envoya un centurion lui annoncer qu'il fallait mourir¹.

On sait le reste : Sénèque mourut sans lâcheté, et quoi qu'on ait dit, sans jactance. Ses dernières actions et ses dernières paroles sont d'un homme honnête et courageux. S'il avait eu la conscience chargée des ignominies qu'on lui impute, eût-il osé dire à ses amis : « A défaut d'autre richesse, je vous laisse mon seul bien, le plus précieux, l'image de ma vie. » Un déclamateur sans conviction eût-il relevé si noblement le courage de ses amis ; eût-il mérité le dévouement de cette jeune femme, qui ne veut pas lui survivre, et qui mêle son sang à celui d'un vieillard ? Enfin, le récit de Tacite est, à lui seul, l'apologie de toute la vie de Sénèque ; et les pages où il nous raconte sa longue agonie, montrent en quelle estime il le tenait. Se fait-on l'idée du plus grave des historiens, prostituant son génie à glorifier la mort d'un ambitieux décrié, d'un philosophe sans pudeur ? Sénèque se montrera toujours à la postérité protégé par ce témoignage. Ce n'est pas une de ces grandes figures historiques, ou de ces caractères parfaits, dont la vie doit être proposée comme un exemple. Il en est de sa vie comme de ses œuvres ; elle pèche par l'inconséquence, et la place qu'y tient l'imagination rend trop étroite celle de la raison. Ses fautes réelles ont leur excuse dans ses intentions et dans les difficultés des temps ; elles ne lui ont pas enlevé l'estime de ses contemporains. Les noms les plus abhorrés de cette époque néfaste sont ceux de ses ennemis, Messaline, Poppée, Tigellin : de pareilles haines l'honorent presque autant que l'amitié d'un Burrhus ou d'un Thraséas.

VI. — SES OUVRAGES ; SES DOCTRINES SUR DIEU ET L'ÂME

La vie de Sénèque a été laborieuse, et, malgré le souci des affaires, il a pu consacrer beaucoup de temps à ses travaux. Il n'en perdait guère à table : « un morceau de pain, un repas à prendre sans s'asseoir, et après lequel il ne faut pas se laver les mains ; » et pas davantage au lit : « Je dors à peine et par intervalles ; c'est moins un sommeil qu'une interruption de la veille². » Quintilien ne nous étonne donc pas, quand il nous assure que Sénèque s'est exercé dans tous les genres, et a laissé des discours, des poésies, des lettres et des dialogues³. Nous n'avons pas tout son héritage : l'orateur est perdu pour nous ; le poète peut revendiquer une bonne part, neuf sur dix peut-être, de ces tragédies, qu'on a parfois attribuées à un

1. *Ann.*, liv. XV, 65.

2. Lettre LXXXIII.

3. Haase donne le titre de dialogues aux opuscules cités plus bas.

Sénèque *le tragique*, inventé tout exprès pour qu'elles ne restassent pas sans nom d'auteur. Nous avons conservé des lettres, plus un certain nombre de dissertations morales, et deux ouvrages de plus longue haleine. En voici la liste : trois *Consolations*, l'une à Helvia, l'autre à Marcia, la troisième à Polybe, dont on doit peut-être purger son œuvre ; une satire sur la mort de Claude, l'*Apokolokintosis* ; cinq courtes dissertations morales sur la *Brièveté de la vie*, la *Tranquillité de l'âme*, la *Constance du sage*, le *Repos du sage*, la *Providence* ; deux autres plus considérables, *de la Clémence* en deux livres, *de la Colère* en trois livres ; un fragment sur la *Vie heureuse*, que Descartes n'a pas dédaigné de commenter dans ses lettres ; un traité *de la Bienfaisance* en sept livres ; un ouvrage de physique ou mieux de météorologie intitulé *Questions naturelles* ; plus, quelques débris, extraits d'auteurs anciens, qui les ont conservés en les citant, ou retrouvés dans les palimpsestes ; des épigrammes, et enfin les *Lettres à Lucilius*, au nombre de 124, dont les seize premières forment ce recueil. Il ne faut pas parler de quelques autres traités apocryphes, ni des prétendues lettres de Sénèque et de saint Paul, qui sont l'œuvre de quelque faussaire. La perte la plus sensible que nous ayons faite est celle d'un grand ouvrage de morale, dont il parle souvent. La postérité y a perdu, sans aucun doute, de belles pensées dans un beau langage ; mais cet ouvrage ne modifierait pas, sensiblement, le jugement qu'on peut porter sur la philosophie de Sénèque. On connaît assez sa doctrine pour savoir qu'il n'en a pas eu ; et la portée de son esprit, pour être sûr qu'il n'en pouvait pas avoir.

Au fond, le jugement de Quintilien est définitif. Sénèque, malgré son titre, n'est pas sérieusement philosophe ; il compte moins dans l'histoire de la philosophie par l'originalité de ses idées, ou par la solidité de son érudition, que par son génie d'écrivain. A la fois Romain et Espagnol, il joignait au dédain pour la spéculation l'emportement d'une imagination impatiente ; les principes métaphysiques, hors desquels les systèmes ne sont que des conceptions sans unité et sans consistance, lui répugnaient à un double titre : parce qu'ils sont éloignés en apparence de toute application à la vie pratique, ils semblaient inutiles à un esprit qui cherchait, avant tout, une règle de conduite ; et, par leur forme sévère, ils rebutaient son goût, naturellement porté vers la grandeur et l'éclat. Du génie philosophique, il lui manque surtout la patience : au lieu de s'enfoncer, à la suite des grands philosophes de la Grèce, dans des régions obscures pour l'imagination, lumineuses pour la raison, il borne son voyage à faire d'assez loin le tour de cette terre inconnue, il en relève à distance les contours les plus marqués, s'enthousiasme pour les beautés les plus saillantes, garde un souvenir

des aspects les plus grandioses. Il en revient avec une impression vive et sincère, qu'il saura reproduire en images éblouissantes. C'est dans ces rapides excursions, qu'il a pris connaissance du pythagorisme, salué de loin les sommets nuageux où résident les idées de Platon, jeté un coup d'œil moins rapide sur les *templa* d'Epicure, et contemplé, avec beaucoup plus d'attention, le majestueux édifice du Portique. C'est là qu'il veut s'arrêter; que les fondements soient solides ou non, peu lui importe; il sent qu'il y peut vivre. Il ne connaît pas, dans ses profondeurs, la savante ordonnance du système; l'ensemble même lui échappe: mais il en a saisi quelques beautés frappantes et tout extérieures: il s'y attache, ne se lasse pas d'y revenir, sans se donner la peine de mettre beaucoup d'ordre dans ses souvenirs. De là une philosophie « à pièces décousues, » comme dirait Montaigne, qui n'a pas plus d'invention que d'unité ou de profondeur, mais qui, à force de faire résonner quelques idées déjà vieilles, en a su tirer des sons inattendus.

Il est donc stoïcien, autant qu'on peut le devenir sans être vraiment philosophe. Mais il n'abdique pas sa liberté, et pratique l'éclectisme. Il a, dit-il, horreur de ces gens qui restent enfants jusqu'à la vieillesse, qui commentent perpétuellement sans rien inventer, et se cachent à l'ombre d'autrui. « Se mettre à la suite des autres, c'est renoncer non seulement à toute découverte, mais encore à toute recherche: la vérité luit pour tout le monde. Qui choisira-t-on pour maître? Zénon, Cléanthe, Chrysippe, Panielius, ou Posidonius? Nous ne vivons pas sous un roi; chacun pour soi¹. » Mais il est facile de voir qu'il se réserve le droit de choisir, moins par amour de la liberté que par préférence d'orateur; il lui faut des vérités qui puissent se produire sous une forme éclatante, et s'enluminer des couleurs les plus vives. Celles-là, il les prend de toutes mains; les autres, fussent-elles stoïciennes, il les dédaigne:

... Et que

Desperat tractata nitescere posse relinquit.

Aussi passe-t-il souvent, comme il le dit, dans le camp ennemi, « non pas comme un déserteur, mais en éclaireur. » Tout ce qui brille l'attire. La philosophie d'Aristote, trop sévère, le rebute. Mais, il aime Epicure et parsème ses lettres de maximes empruntées à ses ouvrages. Peu s'en faut qu'il ne le réconcilie avec Zénon. Du moment que tout se réduit dans la science à des préceptes de conduite, ne peut-on pas les demander à ce sage qui cacha sa vie avec autant de soin que d'autres en mettent à la produire; qui vivait à moins d'un as par jour, et se trouvait au comble du bonheur, même au milieu des assauts

1. Lettre xxxiii.

d'une maladie douloureuse? « C'est un héros sous la robe d'une femme¹. » Sénèque connaît moins bien Platon : il se fait de la dialectique l'idée la plus inexacte, et la ramène à une opération de logique : des individus, qui sont en quelque manière, *quæ quasi sunt*, elle s'élève aux espèces, *quæ communiter sunt* : de là aux genres puis aux idées. puis encore à Dieu, et par delà à ce je ne sais quoi que les Grecs appellent τὸ ὄν, qu'il regrette de ne pouvoir traduire que par *quod est*. Mais l'imagination l'entraîne, malgré lui. Dévoué à une doctrine qui place toute certitude dans les sens, il admire celle qui voit dans les corps des ombres de l'être, et c'est pour cela même qu'il l'admire. Il se plaît « au milieu de ces formes de toutes choses, qui voltigent dans les sphères élevées, et au sein desquelles Dieu réside. » Et si l'on s'étonne, il avouera, dans un moment de sincérité, que la philosophie est pour lui affaire de sentiment, qu'il juge d'une doctrine comme d'une statue : « Il faut bien se reposer parfois l'esprit et le récréer, par quelques distractions². »

Mais, en somme, il ajoute bien moins au stoïcisme, qu'il n'y retranche. Il n'a pas oublié les leçons d'Attale et de Démétrius : il n'y a qu'une science, bien vivre. La philosophie et la vertu ne se séparent pas. Zénon et surtout Chrysippe ont égaré leurs efforts dans de vaines subtilités : ce sont des Grecs ; les Romains n'ont pas de temps à perdre. A quoi bon ces recherches profondes sur des questions dont la nature a voulu nous dérober le secret? La métaphysique est donc proscrite. Les autres sciences ne sont guère mieux traitées. « La géométrie m'apprend à mesurer mes domaines ; que ne m'apprend-elle à mesurer mes besoins? L'arithmétique est l'art de compter, que ne m'enseigne-t-elle le néant de ces calculs? Tu nous dis les distances des astres, tu embrasses l'univers dans ton compas : mesure donc l'âme humaine, si tu es savant, et montre-nous sa grandeur et sa petitesse³ ! » Que dire alors des beaux-arts? « La peinture et la sculpture ne sont pas au-dessus de l'art du parfumeur ou du cuisinier, et de tous ceux qui mettent leur industrie au service de nos voluptés⁴. » Ce n'est là qu'une boutade sans doute ; mais, s'il y a dans cet esprit mobile une idée bien arrêtée, qui ne se dément jamais, c'est celle de l'inutilité des hautes spéculations de la philosophie. On trouverait difficilement, dans ses œuvres, la moindre trace des études logiques, que le stoïcisme grec avait poussées si loin ; aucune doctrine sur la nature de Dieu et de l'âme ; s'il jette parfois un coup d'œil sur ces hautes questions, il semble vite se le reprocher, et revient à la morale, en s'excusant d'avoir perdu son

1. *De Vita beata*, XIII, 3.2. Lettre LVIII, *passim*.

3. Lettre LXXXVIII.

4. *Id.*, *ibid.*

temps. « Avons-nous tant de loisir? Savons-nous vivre, savons-nous mourir¹? »

C'est en deux mots toute la philosophie de Sénèque? Ce devait être celle d'un Romain, et surtout d'un contemporain de Caligula et d'un ministre de Néron. En ce temps, il n'y avait que deux partis à prendre : chercher dans l'abus des plaisirs l'oubli d'une vie précaire, ou se préparer à en sortir, « comme d'une chambre pleine de fumée. » Il fallait des principes d'action ; on les demandait, suivant son caractère, à Epicure ou à Zénon. Les philosophes ne pouvaient plus être des savants, discutant à loisir au milieu d'un auditoire érudit, sur les problèmes les plus abstraits : ils avaient charge d'âmes. C'étaient, comme on l'a dit, de vrais directeurs de conscience. Chaque famille avait le sien, et le consultait souvent, au milieu de terribles accidents que la vie amenait chaque jour. Thraséas se fait préparer à la mort par le maître de Sénèque, Démétrius ; Canus Julius marche au supplice suivi de *son philosophe*². Sénèque, déjà vieux, demande des conseils à Métronax, pendant qu'il prodigue les siens à Lucilius, et aux amis que ce dernier lui recommande.

On ne doit donc exiger de Sénèque rien qui ressemble à un système. Des diverses parties de la philosophie, telle qu'il les a lui-même indiquées, plusieurs n'ont pas laissé la moindre trace dans ses ouvrages. La philosophie, suivant lui, a trois formes principales : elle est *rationnelle*, *naturelle* ou *morale*. C'est la division classique du stoïcisme. La philosophie rationnelle ne paraît pas l'avoir occupé : des deux parties qu'elle renferme, la *rhétorique* et la *dialectique*, il a sûrement étudié profondément la première ; mais nous n'avons pas conservé ses écrits sur ce sujet ; il a négligé la seconde, qu'il regarde comme indigne de la curiosité d'un honnête homme et comme une escrime frivole, à l'usage des sophistes. La morale a la plus large place dans ses ouvrages ; mais encore en effleure-t-il les principes généraux, et se borne-t-il plus souvent aux préceptes. La philosophie *naturelle* se composait de l'étude des corps et des choses incorporelles. Cette dernière était peu importante dans un système qui proclame que tout être est un corps ; elle avait pour objet le vide, le temps, le lieu, etc., et Sénèque n'a fait que la mentionner. L'autre comprenait des sciences, aujourd'hui bien distinctes et réunissait à la physique, la science de l'âme et celle de Dieu ; principe et âme de la matière³. Il y a peu d'intérêt à savoir ce que Sénèque a pensé de la nature du vent, des tremblements de terre, du feu

1. Lettre XLV.

2. Prosequatur illum philosophus

suus. Sénèque, de *Tranquillitate*, XIV

3. Lettre LXXXIX.

ou des comètes. Il y en a davantage à recueillir quelques idées sur Dieu et sur l'âme, et sur le devoir.

Le mot de Dieu est souvent répété par Sénèque; quelle idée y attachait-il? Sa réponse semble varier d'une page, et parfois d'une ligne, à l'autre. Tantôt, il s'inspire du platonisme et son Dieu se nomme la Providence; tantôt, il revient au stoïcisme et ne voit plus, en lui, que la Nécessité. Il y a là comme deux courants, qui entraînent en sens opposé cet esprit léger. Quand il cède au premier, il prouve avec éloquence qu'il existe une intelligence créatrice, et plaide, dit-il, la cause des dieux. Un si bel ouvrage peut-il se maintenir sans un pouvoir prévoyant qui y veille sans cesse? Peut-il y avoir des gens, qui croient posséder une âme intelligente, capable de se conformer à l'ordre, et qui professent que cet univers est dépourvu de sagesse, et se meut au gré d'une force aveugle? Dieu est toute raison, il est aussi toute majesté, et possède la bonté, « sans laquelle il n'a pas de majesté. Il préside au monde, gouverne tout par son autorité, tient le genre humain sous sa tutelle, et parfois même prend soin des individus. » C'est ce Dieu, qui est comme un témoin, dans la conscience de chaque homme de bien. « Rien ne lui est caché : il assiste à nos âmes, intervient au milieu de nos pensées; intervenir, c'est mal parler, il n'en est jamais absent. » C'est lui qui éprouve et prépare pour lui, par la souffrance, ceux qu'il aime et qu'il élève durement, avec une sévérité paternelle¹. Qui ne croirait que Sénèque, par une heureuse infidélité à la doctrine de ses maîtres, est revenu à la grande vérité du platonisme, et qu'il a compris qu'une morale sans un Dieu personnel est une inconséquence? Mais ce sont là des éclairs passagers, des saillies d'une âme que la vérité arrache, par moments, aux préjugés du système. Le vrai système de Sénèque est celui du stoïcisme, c'est le panthéisme. Ce Dieu, dont il parle magnifiquement et que l'homme doit imiter, quel est-il en définitive? Il est pour la nature ce que l'âme est pour notre corps; c'est l'âme de l'univers. « Le monde est-il Dieu? On peut le dire sans erreur. Dieu, c'est ce tout que vous voyez, il n'est pas distinct de ses ouvrages. » Il est seul toutes choses, *solus omnia*; s'il est bon, ce n'est pas librement. « Pourquoi Dieu est-il bienfaisant? C'est par nature. On dit qu'il ne veut pas faire le mal; on se trompe : il ne le peut pas. La même nécessité, qui gouverne notre vie et notre mort, enchaîne aussi la divinité. Un courant irrésistible entraîne également les choses humaines et divines. Dieu a peut-être écrit les destinées, mais il les suit. Il obéit toujours; il n'a ordonné qu'une fois; *semper parat, semel*

1. Voy. de *Providentia*, 1 et sqq. *Quest. nat.*, I, VIII. Lettres xcv, lxxxiii, xli, 38.

*jussit*¹. » C'est le principe universel des êtres; ils en sortent et doivent y rentrer. Mourir, c'est laisser son corps et rendre son âme à Dieu. Pendant cette vie, nous ne sommes pas même séparés de lui; le monde est un; nous sommes les membres d'un grand corps. Que peut-il y avoir en dehors du tout? Il y a deux principes, la matière et Dieu; si tout n'est pas pour le mieux dans le monde, il ne faut pas en accuser Dieu. Il ne peut changer la nature de la matière *artifex non potest mutare materiam*². Sénèque n'est pas plus précis; il n'a jamais approfondi ces questions. Il en a suffisamment parlé pour qu'on ne se trompe pas au sens de quelques grandes pensées, qui ont paru dignes du christianisme. Isolées, elles peuvent avoir un faux air de vérité; au fond, elles ne sont que l'expression d'un panthéisme vague; il a pu, comme tant d'autres, parler de Dieu avec enthousiasme au nom d'une doctrine dont le dernier mot est de le nier.

De pareilles erreurs, sur la nature de Dieu, entraînent d'autres sur celle de l'âme. Elles sont communes à Sénèque et au stoïcisme. Tout ce qui agit est un corps; l'âme est donc un corps. C'est une substance, il est vrai, d'une grande subtilité. Car, autrement, comment pourrait-elle quitter aisément cette demeure, où elle est enfermée dans la vie? Si elle n'était plus subtile que la flamme, comment pourrait-elle sortir du corps, et surtout ne pas périr avec lui, lorsqu'il est écrasé sous le poids d'une masse énorme. Elle n'a donc pas besoin de se frayer passage avec le dernier souffle exhalé, ou en passant par l'ouverture d'une blessure: elle s'enfuit à travers les murs de sa prison³. Pour ce matérialisme la distinction de l'âme et du corps, est celle de deux corps différents.

La division ~~des facultés est très~~ sommaire, et rappelle plus directement Platon que Chrysippe. L'âme a des parties: les plus humbles, celles qui sont comme les servantes de l'autre, sont destinées au mouvement et à l'alimentation; l'autre, la partie maîtresse, τὸ ἡγεμονικόν, se divise, à son tour, en deux parties; l'une est raisonnable et l'autre ne l'est pas⁴. Cette dernière est double, elle comprend à la fois le principe des passions violentes mais nobles, et celui des appétits grossiers⁵. On est étonné de ne pas trouver ici le mot de liberté; mais la pensée de Sénèque n'est pas douteuse: la raison et la liberté sont tout un pour lui. Or cette raison n'est qu'une parcelle de la raison universelle, engagée dans le corps humain, *in corpus humanum pars divini spiritus mersa*⁶. Comment concilier la liberté avec cette théorie, qui fait de l'âme humaine une forme

1. Lettres xcviij, xcvi. *De Provid.*

2. Lettres xcvi, cii. *De Benef.*, l. VII, III, etc.

3. *De Provid.*, v.

4. Lettre lviij.

5. Lettre xcii, p. 77.

6. *Id.*, *ibid.*

7. Lettre lxxvi, p. 52.

éphémère de la divinité, détachée, pour un moment, de son principe, et destinée à y rentrer! Si la nécessité se trouve à l'origine, si sous le nom de Dieu il ne faut entendre que la loi aveugle et fatale du destin, comment une âme qui reçoit sa substance de cette source pourra-t-elle être libre? La nécessité est partout, à tous les degrés de l'existence; elle enferme Dieu, l'âme et le monde. Notre seule liberté c'est de mettre notre vouloir en harmonie avec l'ordre des choses; mais il n'en faut pas davantage pour faire naître la vertu. Par là nous échappons à la contrainte: « Je ne suis pas l'esclave de Dieu, je donne mon assentiment à sa loi; le destin nous conduit, et la première heure a pour jamais décidé du reste de notre vie. Les causes sont suspendues les unes aux autres; les individus comme les peuples sont les anneaux d'une vaste chaîne, qui se déroule en les entraînant: nos jours et nos larmes sont comptés depuis longtemps. La vertu consiste à s'associer à ce mouvement, à le devancer, si Ton sait où il nous porte. N'est-ce pas une consolation d'être entraîné avec l'univers¹? » On ne peut dire que la liberté soit supprimée dans ce système; le stoïcisme peut se définir, la philosophie de la liberté; elle subsiste dans l'âme qui connaît l'ordre immuable, et a le pouvoir non pas de le changer, mais d'y conformer sa volonté, et de marcher au but où elle serait poussée malgré elle: *Ducunt volentem fata, nolentem trahunt.*

L'âme a-t-elle une autre destinée, après s'être affranchie de ce corps « qui est à la fois un fardeau et un châtement? » Sénèque prodigue le mot d'immortalité: l'âme est une chose grande et noble: elle ne souffre pas d'autres limites que celles qui lui sont communes avec Dieu. La vie présente n'est que ténèbres: la lumière ne nous arrive qu'à travers l'étroite ouverture de nos yeux. « Comme le sein de notre mère nous garde longtemps, et nous prépare à vivre en plein jour; de même, dans ces années qui s'étendent de l'enfance à la vieillesse, nous mûrissons pour un second enfantement de la nature. Une autre origine, une autre condition, nous attendent. Ici-bas, nous ne pouvons encore supporter le ciel que de loin. Quand viendra le jour, je laisserai mon corps où je l'ai trouvé. Moi-même, je me rendrai à Dieu². » Ce sont de nobles paroles: Sénèque en trouve toujours pour parler de la mort, « qui interrompt la vie, mais ne la détruit pas. Cette heure est la dernière pour le corps, mais non pas pour l'âme. Tout ce qui l'entoure est comme le mobilier d'une hôtellerie: il faut passer outre. Que t'enlèvera-t-elle? la peau, la chair, le sang, les os, les nerfs! Dépose ce fardeau. Ce jour que tu nommes le dernier, c'est celui de ta naissance à l'éternité³. » Nous pou-

1. Lettre cvii, p. 103.

2. Lettre cii *passim*. *Quæst. natur.* | II, 45.

3. Lettre xxxvi.

vons donc, selon lui, compter sur l'immortalité ; mais il ne faut pas se faire illusion ; celle qu'il nous promet n'a rien qui puisse nous rassurer : c'est la destruction déguisée, comme dans tout système panthéiste, sous un nom qui n'est qu'un appât à nos espérances. Sortis, pour un jour, de la source commune des êtres nous y rentrons tous, *omnes in unum coimus* ¹. Nous sommes immortels, éternels même, Sénèque le dira avant Spinoza ; mais comme Dieu lui-même, sans pensée, sans conscience, sans souvenir. D'ailleurs les stoïciens ne professent-ils pas que l'univers doit être renouvelé, à certains intervalles, par le feu, et se transformer à la suite d'une vaste conflagration ? « Nous aussi, âmes bienheureuses, et ayant l'éternité en partage, quand Dieu voudra reconstruire le monde, nous mèlerons, dans cette universelle destruction, nos restes chétifs à ces immenses débris, et retournerons aux éléments d'où nous sommes sortis, *in antiqua elementa vertemur* ². » Le même homme, qui déclare la souffrance sacrée parce qu'elle est une épreuve, lui refuse sa récompense et, tout en parlant du bonheur sans fin promis au sage, le condamne à retourner aux éléments. Après tant d'inconséquences que restait-il à Sénèque ? De les résoudre par le doute. Il y a des moments où sa conviction chancelle, où il ne parle d'une autre vie que pour se conformer, dit-il, à l'opinion populaire ; il ne trouve alors, contre les horreurs de la mort, que cette effrayante consolation : « mourir, c'est comme n'avoir jamais commencé. ³ »

Après cet arrêt, si l'âme révoltée s'indigne et accuse la destinée, il a des arguments tout prêts pour lui prouver qu'elle a tout de souffrir : la loi qui rend l'honnête homme malheureux, est la même qui le rend honnête homme. D'ailleurs, il n'est jamais malheureux. Le crime seul est un mal, et nul n'y est condamné. Ne souscrit-on pas à cet optimisme, propre aux stoïciens ? Sénèque fera parler Dieu lui-même. « Avant tout, dira-t-il aux hommes, j'ai veillé à ce que vous ne fussiez pas retenus malgré vous. Si vous ne voulez pas du combat, la fuite est permise ; et de toutes les nécessités que je vous ai imposées, nulle n'est plus facile que la mort. Voilà le chemin de la liberté ; qui vous empêche de vous dérober à la nature, et de lui rejeter la vie qu'elle vous a donnée ? Est-il donc si difficile d'ouvrir un passage à l'âme ⁴ ? » La ressource du suicide, voilà la compensation aux misères de la vie.

1. *Consol. à Marcius*, xxvi.2. *Cons. ad. Marc.*, xxvi.

3. Lettre XLVIII.

4. *De Prov.*, vi *passim*.

VII. — SA MORALE

En passant, avec Sénèque, de ces hautes questions à celles qui concernent le devoir, on le suit sur le terrain qu'il préfère. et où il a le plus souvent rencontré la vérité.

Les grands fondateurs du stoïcisme avaient, à juste titre, accordé, en morale, une égale importance aux principes et aux applications. Leurs disciples ne surent pas garder la même mesure. Les uns, prétendant, avec Ariston, qu'on ne peut multiplier, sans fin, les préceptes, ni en égaler le nombre à celui de tous les cas imprévus, que le cours de la vie amène sans cesse, s'enfermaient dans la morale spéculative, et, du haut des principes, dédaignaient de descendre aux minuties de la pratique, qu'ils laissaient aux pédants et aux nourrices. Ils maintenaient ainsi la morale à une grande hauteur, mais peut-être trop loin de la vie réelle; et, en éliminant toute application, ils en faisaient comme une science formelle, une sorte de géométrie du Bien. Les autres, et parmi eux tous les stoïciens romains, tombèrent dans l'excès opposé : ces spéculations sur les principes, sans lesquelles la science n'est plus qu'une routine, ils les dédaignèrent comme superflues : ils traitèrent la morale comme un fleuve majestueux qu'on épuiserait, en distribuant ses eaux dans une infinité de petits canaux sinueux : ils l'éparpillèrent dans les détours d'une vraie casuistique. Sénèque était trop de son temps et de son pays pour se préserver entièrement de cette erreur; mais il avait trop d'élévation dans l'esprit, pour ne pas la juger avec clairvoyance, alors même qu'il s'y laissait aller. Il réfute Ariston avec abondance, et, chose rare, avec solidité; il maintient contre lui l'importance de la morale pratique¹. Mais les principes, à leur tour, reçoivent ce bel hommage : « De même que les feuilles ne peuvent pousser par elles-mêmes, et qu'il leur faut une branche, où elles soient attachées, d'où elles reçoivent la sève; de même, les préceptes isolés restent sans force : ils veulent être greffés sur un système². » Le système n'est pourtant pas la partie la plus originale de la morale de Sénèque.

C'est celui des stoïciens, accepté sans réserve, affirmé plutôt que démontré. Entre la morale du plaisir et celle du devoir, le choix de Sénèque n'est pas douteux, et sa prédilection pour Epicure ne l'empêche pas de traiter durement sa doctrine : « Comptez-vous, je ne dis pas parmi les gens de cœur, mais parmi les hommes, celui qui place le souverain bien dans les saveurs, les sons ou les couleurs? Qu'il sorte de nos rangs : nous sommes

1. Lettre xciv *passim*.

| 2. Lettre xcvi.

les plus nobles des êtres animés, et venons après les dieux ; qu'il fasse nombre avec les brutes, l'animal qui met sa joie dans sa pâture¹. » La morale de l'intérêt ne lui plaît pas davantage, il s'élève avec force contre ces âmes avilies « qui regardent toute chose utile comme bonne ; pour qui les richesses, un cheval, du vin, des chaussures, sont de vrais biens². » A ces erreurs dégradantes, il oppose le grand principe du stoïcisme : Vivre conformément à la nature. Mais quelle est la nature propre de l'homme ? Ce n'est ni la force, ni la beauté, ni la rapidité à la course, ni la finesse des sens. Les animaux, en cela, lui sont souvent supérieurs ; seul il a la raison. Vivre selon la nature, c'est donc vivre suivant la raison. Cette raison, à son tour, n'est qu'une portion de l'intelligence suprême, qui anime et pénètre le corps humain : c'est Dieu devenu notre hôte. On peut donc dire encore : Vivre conformément à Dieu. Voilà la vertu : le désintéressement est son essence ; le moindre calcul la vicie, la dégrade, et l'espérance seule d'un salaire en fait un trafic³. Elle est, à elle-même, sa fin et sa récompense.

Ce sont là de nobles maximes, et, on peut l'ajouter, d'éternelles vérités. Les moralistes modernes, Kant et Jouffroy, ne diront guère autrement. Mais les mots ont, suivant l'usage que l'on en fait, une portée très différente. Le bien d'un être est dans l'accomplissement de sa destinée, sa destinée dépend de sa nature, et, par conséquent, le devoir de l'homme est écrit en lui-même, dans sa constitution, dans ses facultés : ces affirmations, quoi qu'on en ait dit, n'ôtent rien à la morale de son autorité ni au devoir de son obligation. Elles ne sanctifient pas tout ce qui est naturel, parce que la raison juge nos inclinations et nos aptitudes, à la lumière d'une idée supérieure, d'une règle, celle du bien absolu, et indique à la volonté comment elle doit exercer l'empire qui lui a été accordé sur l'activité de l'âme. Mais Sénèque, comme tous les stoïciens, en parlant le même langage, professe un système qui en change singulièrement le sens : il prend la règle dans la nature même de l'homme, qu'elle doit gouverner, et non dans un principe supérieur, qui l'oblige ; suivant lui, la raison ne s'élève à l'idée du bien que par l'observation et la comparaison de nos actes. N'est-ce pas s'enfermer dans un cercle, imposer à une force imparfaite, défailante, variable, une loi qui, tirée d'elle-même, sera variable et imparfaite comme elle ; et lui donner, avec le privilège de s'obliger, celui de s'affranchir de l'obligation. Sans doute, Sénèque ne l'entend pas ainsi. Mais pourquoi ? Parce que, pour former cette image du Bien, il choisira précisément, parmi les traits de la nature humaine, ceux qui y sont conformes. Mais ce choix il n'a

1. Lettre XCII.

2. Lettre CXX.

3. *De Benef.*, l. II, III. Lettres LXXVI et LXXXI.

pas le droit de le faire : il n'a pas le droit de mettre le devoir au-dessus du plaisir, d'exalter la raison aux dépens de la passion, s'il ne sait qu'il y a des actes obligatoires; si la raison ne juge pas les mœurs, au nom d'un principe supérieur à l'expérience. Qu'est-ce que la raison pour lui? « Un raisonnement par analogie. » Et le Bien? c'est une âme vertueuse : « L'observation a recueilli, comparé des actes souvent répétés, et, de là, l'esprit s'est élevé, par analogie, à l'idée du Bien. Nous connaissions la santé du corps, nous en avons conclu que l'âme a la sienne; la force du corps; nous en avons conclu que l'âme a sa vigueur. Nous avons admiré quelque trait d'humanité, de bonté, de courage; nous arrivons, par là, à concevoir la perfection; les défauts inhérents à ces actes, nous les éliminons : telle est l'origine du Bien ¹. » Ainsi cette idée n'est rien de plus que notre propre image agrandie, épurée. Mais comment la raison formerait-elle cet idéal, comment choisirait-elle arbitrairement quelques traits, en rejetant les autres; à quel titre pourrait-elle ainsi condamner ou approuver, si elle ne jugeait pas, au nom d'un principe, que l'expérience ne suggère pas, puisqu'il juge l'expérience? Sènèque lui-même est obligé d'en convenir. « Tout ce qui est bien, dit-il, est conforme à la nature; mais tout ce qui est conforme à la nature n'est pas Bien ². » En dénaturant la raison, le stoïcisme a risqué de défigurer l'idée du Bien, et, en s'arrêtant à une métaphysique étroite et fautive, il a assis, sur une base ruineuse, une morale, qui ne doit son admirable pureté qu'à une inconséquence.

Réduit à puiser tous les éléments du Bien dans la nature humaine, Sènèque devait fatalement arriver à le borner à l'âme; et comme dans cette âme même, il ne prend pas sans discernement tout ce qui s'y trouve, comme il la restreint à la raison et à la liberté, qu'il confond, il devait réduire le Bien à l'honnête, au Bien moral. De là tous ses paradoxes. D'abord, qu'est-ce que le Bien? Le stoïcisme ne peut hésiter; le bien agit, tout ce qui agit est un corps, le Bien est donc un corps, et lequel? C'est ce corps subtil, dont la nature est mal connue, et que l'on nomme l'âme. Le Bien, c'est une âme grande, généreuse, droite, libre surtout. Les épithètes changent, et Sènèque les prodigue; mais, au fond, il ne varie pas : le Bien c'est une âme ³. Ce n'est pas une métaphore; mais une doctrine. De là, cette conception originale du ~~sage stoïcien~~, qu'on a si durement reprochée à cette grande école. Ce *sage*, en effet, que Sènèque nous propose pour modèle, cet homme, dont il trace souvent la figure imposante, il n'a jamais paru, ne paraîtra jamais sur cette terre. Les plus vertueux des philosophes, un Zénon, un Cléanthe, un Chrysippe, déclaraient déjà, qu'auprès de la science et de la vertu de ce *sage*

1. Lettre cxx.

2. Lettre cxviii.

3. « Omne bonum animal esse fatetur stoici. » Lettre cxiii.

idéal, leur vertu n'était que faiblesse et leur science que folie. On s'en est autorisé contre leur doctrine. On l'a accusée de placer la vertu à une hauteur inaccessible, de ne la montrer aux hommes, que pour leur faire désespérer de l'atteindre; on a relevé l'orgueil insupportable d'une école qui divisait l'humanité en deux parties inégales : d'un côté, le sage stoïcien, seul vertueux, seul fortuné; de l'autre, l'humanité tout entière vouée au délire, au vice et au malheur. Mais reprocherait-on, à un système de morale, de placer le bien trop haut, d'agrandir la distance entre notre vertu, mêlée de fautes, et la sainteté absolue? Or ce sage imaginaire, c'est le Bien, tel que l'expérience et le raisonnement peuvent le former; c'est l'âme humaine agrandie, épurée, délivrée de ses imperfections, guérie de ses infirmités, affranchie de ses passions, toute libre, toute raisonnable, c'est l'incarnation du Bien, le modèle inimitable que le devoir commande d'imiter : ne pouvant, par système, le personnifier en Dieu, le stoïcisme l'a mis dans l'homme, dans l'homme divinisé, dans ce sage « plus nécessaire à Jupiter, que Jupiter ne l'est au sage. »

Ces principes entraînent plusieurs propositions, devant lesquelles le stoïcisme n'a pas reculé. Le Bien consistant dans la raison, qui ne se distingue pas de la liberté, tout ce qui peut nuire à la liberté est dangereux et mauvais. Voilà les passions prosrites, sans distinction. Il y en a de bonnes? Sénèque ne le nie pas, et il tempère même souvent la rigueur de la doctrine. Mais celles-là encore sont autre chose que la raison : elles sont hors de la nature véritable de l'homme. Rien n'empêche de les supprimer, sans se priver de leurs heureux effets; il n'y a qu'à vouloir ce qu'elles nous font désirer : *Cupere interdico, velle vermittam*¹; il y en a de modérées? Qu'importe? Il y a aussi des maladies modérées, *mediocris affectus, mediocre malum*². Mais, enfin, on ne peut les extirper du cœur? On dit ne pas le pouvoir; il faut écrire ne le vouloir pas : *Nolle in causa est; non posse prætenditur*³. La passion est donc un ennemi qu'il faut détruire. La santé, les richesses, les honneurs, sont choses indifférentes : elles ne peuvent nuire à la libre raison ni la seconder. Ce ne sont donc pas des biens : il n'y a qu'un seul Bien, c'est l'honnête. Ces prétendus biens sont, tout au plus, des choses préférables; les actions qui y ont rapport sont convenables, c'est la sphère de la convenance, τὸ κατὰ φύσιν; mais non du devoir, τὸ κατὰ νόμον. Ces avantages, on peut les prendre, *sumere*, mais non les désirer, *expetere*. Le bien seul est désirable. En dessous, il y a des objets qui s'en rapprochent, que l'on peut préférer à d'autres, on les appelle des avantages, *commoda*, ou en traduisant le mot grec τὸ προτιγόμενον, *producta*⁴. Il en est qu'on peut

1. Lettre CXLVI.

2. De Ira, VI.

3. Lettre CXLVI.

4. Lettre LXXIV.

éviter, *incommoda*, et qui, plus éloignés du bien, s'appellent, pour cette raison, *remota*¹. S'il n'y a qu'un Bien, toutes les vertus sont égales, comme toutes les fautes; car, il ne faut pas l'oublier, le Bien, c'est l'âme humaine réduite à la raison parfaite; or, on ne peut rien ajouter à la perfection. Ce qui peut atténuer le mal, rendre le bien plus ou moins méritoire, c'est l'entraînement, plus ou moins vif, des passions ou la difficulté de l'acte. Mais les inclinations, la sensibilité tout entière, ont été supprimées dans cette âme idéale : toutes ses vertus sont égales. On est libre ou on ne l'est pas, il n'y a pas de milieu; la liberté consiste dans un indivisible, donc toutes les fautes sont égales. Il en sera du bonheur comme du Bien. Le bonheur, dans le langage stoïcien, n'est pas la satisfaction de nos inclinations : c'est moins une manière d'être de la sensibilité, qu'un état de la raison, arrivée à la pleine possession d'elle-même. C'est une idée et non pas un sentiment. On peut donc affirmer que l'honnête homme est aussi heureux dans les tortures, dans le taureau de Phalaris ou sur le chevalet, qu'au sein de la vie la plus tranquille. La souffrance ne le rend pas plus malheureux que les baillons de la misère, ou les maladies ne le rendraient moins honnête.

VIII. — SON ORIGINALITÉ.

Voilà les principes, et s'ils pèchent, parfois, par le défaut d'une doctrine, qui proclame « qu'il n'y a d'évident que les idées des sens et de la mémoire²; » s'ils mutilent la nature humaine, et compromettent la vérité même en l'exagérant, ils se relèvent, parce qu'ils proclament le culte de la raison et de la liberté, et le désintéressement de la vertu. Mais, sous ce rapport, Sénèque a des rivaux et des maîtres; on en compterait beaucoup parmi les Grecs, et un au moins parmi les Romains. Il se sent mal à l'aise, dans ces sphères élevées. Son génie a besoin de se tenir plus près de la vie réelle; il n'aime pas à généraliser. Son rôle c'est la prédication, et non pas la théorie; il est fait, moins pour instruire que pour persuader : il lui faut des âmes à convertir³. Il trouvera, pour les gagner à la vertu, pour les préserver des passions ou les affranchir des vaines terreurs, une éloquence un peu froide, mais non pas dépourvue de tout sentiment, bien qu'elle fasse plus d'effet sur l'esprit que sur le cœur. Les formules austères de l'École s'assouplissent alors, et se prêtent, avec aisance, aux vicissitudes de la destinée humaine; sans perdre de sa sévérité, la morale, en touchant de près à la pratique, s'humanise et perd cet aspect

1. Voy. Cicéron, *de Finibus*. liv. III.

2. Lettre xciv.

3. Voir l'ouvrage de M. Martha. *Les Moralistes latins*.

« renfrogné » que lui reproche Montaigne. C'est un stoïcien qui trace, d'une main si délicate, les règles de la bienfaisance, qui se fait un devoir de choisir un ami « pour qui l'on veuille mourir, » de se dévouer à sa patrie, d'aimer tous les hommes, et de sacrifier aux affections plus douces de la famille¹. On peut pleurer un fils et rester stoïcien. « C'est de la dureté et non de la vertu de voir, des mêmes yeux, ses proches et leurs corps inanimés, et de ne pas être ému à la première séparation¹. » Sénèque est plus conséquent avec lui-même, sans cesser de rester dans le vrai, lorsqu'il dirige contre les passions, contre le plaisir et les mille formes, sous lesquelles il nous séduit, richesse, luxe, gourmandise, débauche, honneurs, ces vives apostrophes, que leur brièveté a gravées dans toutes les mémoires. Quel autre a mieux compris et exprimé le sens de la douleur, sans laquelle il n'y a pas de vertu, *marcet sine adversario virtus*, et opposé, au triomphe du courage heureux, l'héroïsme que la défaite n'a pas abattu, la main sans blessure d'un vainqueur à la main mutilée de Mutius Scevola²? Mais, par-dessus tout, il s'est efforcé de délivrer l'âme humaine de son souci le plus douloureux, la crainte de la mort. Sous Néron, on devait y songer tous les jours, et la sagesse consistait au moins autant à bien mourir qu'à bien vivre. Aussi, nul écrivain n'a répété sous plus de formes le mot de Platon, que la vie est une préparation à la mort; et ses derniers moments prouvent qu'il l'avait pris au sérieux³. Son exemple n'a pas été perdu pour d'autres, et il a eu cet honneur insigne, que plus d'une grande victime de nos troubles politiques s'est encouragée, en le lisant, à mourir noblement.

Mais ces préceptes, épars dans les lettres à Lucilius, qu'un écrivain ingénieux a comparées aux lettres spirituelles de saint François de Sales, de Bossuet et de Fénelon, touchent aux moindres détails de la vie. On n'analyse pas des conseils sur la lecture, l'étude, sur les dangers du monde, les avantages de la solitude, sur la noblesse, ou l'emploi du temps, etc. Il faut lire ces pages. Elles réservent des jouissances à ceux qui y chercheront le plaisir de l'esprit, et ne seront pas inutiles non plus à celui qui « veut travailler à son âme. » Montaigne dont le livre est « maçonné des dépouilles » de Sénèque, a dit de lui : « Il pique, éveille en sursaut, échauffe et ravit l'esprit. » Mais ce talent s'unit chez lui à une profonde expérience du cœur humain. Il l'avait étudié, dans le cours d'une vie agitée, et n'avait cessé de s'observer lui-même. Tous les détours de la conscience lui sont familiers : et ce n'est pas un spectacle sans grandeur que de voir un païen, recommandant aux autres et

1. Lettre xcvi.

2. Lettre xcii.

3. Lettre lxxvii. « Unum est ex vite officium et mori, » etc.

pratiquant, pour son compte, cette habitude salutaire de s'interroger, tous les soirs, sur l'emploi de la journée. « Une fois la lumière éteinte, je repasse en moi-même le jour tout entier, et fais la revue de mes paroles et de mes actions : il est bon que l'âme s'habitue à rendre ses comptes, et sache qu'elle doit, chaque jour, comparaître devant un juge¹. »

Au milieu de ces maximes, que nous n'essayons pas de résumer, brillent quelques vérités, que Sénèque n'a pas découvertes, mais qu'il a le premier exprimées avec précision. On trouverait difficilement, dans un écrivain latin, une condamnation aussi sévère de la guerre : « Nous avons des châtimens pour l'homicide, et nous punissons le meurtre d'un seul homme : mais la guerre et le massacre de nations tout entières, c'est un forfait glorieux ! Quoi ! des hommes, de tous les êtres les plus doux, ne rougissent pas de verser le sang² ? » Flétrir l'abus de la force, c'était prendre en main la cause des opprimés, celle des gladiateurs et des esclaves. Sénèque n'y a pas manqué. Il fait appel à la pitié ; il montre en eux des hommes, d'humbles amis, qui subissent avec leur maître un même joug, qui jouissent du même ciel. Mais il va plus loin ; il les fait rentrer dans la société, en leur restituant le droit de faire le bien. « L'esclave ne serait-il pas l'égal de celui dont il peut devenir le bienfaiteur, pour lequel il peut se dévouer ? A-t-il moins de mérite à sacrifier sa vie, parce qu'il est injustement opprimé ? Ne lui faut-il pas, au contraire, une vertu plus héroïque, lorsque l'attachement pour son maître est plus fort que la haine de la servitude ? Et que parle-t-on de servitude ? L'esclavage ne prend pas l'homme tout entier ; le corps seul est enchaîné, l'âme est toujours libre ; ce n'est pas elle qu'on vend et qu'on achète. Ne dites pas : Tel maître a reçu un bienfait d'un esclave, mais un homme, d'un autre homme. Tous ont la même origine, la même noblesse ; et la seule supériorité, c'est celle de la vertu. Le père commun des hommes, c'est le monde. Ne méprisons personne : ni les pauvres, ni les affranchis, ni les esclaves, ni les étrangers³. » L'idée de l'égalité de tous les hommes s'affirme ici, pour la première fois, avec résolution. Et Sénèque ne la borne pas aux limites de la patrie. L'esprit étroit de la cité fait place au sentiment de la communauté universelle : « Notre société est une voûte, s'écrie-t-il, elle s'écroulerait, si les pierres ne s'appuyaient les unes contre les autres⁴. L'âme n'accepte pas pour patrie quelque ville obscure, Ephèse, Alexandrie, ou des cités plus populeuses, des terres plus riches en opulentes demeures ; sa patrie c'est l'univers, voilà la grande république, et l'homme, qui l'habite, est né pour tous les autres ;

1. *De Ira*, III, 36.

2. Lettre xcvi.

3. *De Benef.*, I, III, 19-39.

4. Lettre xcvi.

le monde est notre maison commune ¹. » Enfin Sénèque se distingue de tous les écrivains de l'antiquité, par une grande confiance dans la raison humaine, et par sa foi aux progrès futurs de l'humanité. Il comprend que le monde est jeune encore, que la science en est à ses premiers tâtonnements, et que l'œuvre commencée doit se continuer, pendant des milliers de siècles. « Les anciens n'ont eu que des idées grossières et sans exactitude : nous, nous en sommes au début : Eleusis a des mystères qu'elle ne laisse pas voir du premier coup ; la nature ne livre pas les siens tous à la fois. Nous nous prenons pour des initiés, et nous sommes encore aux portes du temple ! Les âges futurs sauront bien des secrets qui nous sont cachés. Un jour viendra où la vérité, aujourd'hui enfouie, paraîtra en pleine lumière, grâce au temps et aux efforts prolongés des générations ; un jour viendra où nos descendants s'étonneront de notre ignorance ² ! » Sans doute, le mot de progrès n'est pas dans Sénèque ; mais la chose ne lui est pas inconnue ? si, parfois, il se complait à tracer le tableau idéal de l'âge d'or, ce n'est pour lui qu'un prétexte ; il en oppose les mœurs pures à la corruption de ses contemporains. Mais il a, plus que tous les anciens, les yeux tournés vers l'avenir ; des pensées hardies, dont on a attribué le mérite à Bacon ou à Pascal, ont été, pour la première fois, pressenties par sa vive imagination ; il n'est pas loin de dire avec le premier : *Antiquitas sæculi, juvenus mundi* et de comparer avec le second toute la suite des hommes, « à un même homme qui subsiste toujours, et qui apprend continuellement. »

Ce mélange de qualités et de défauts, d'erreurs et de vérités a valu à Sénèque des admirateurs passionnés et des détracteurs sans impartialité. On ne rappellera pas ici les jugements si opposés qui, tour à tour, l'ont élevé ou rabaissé avec excès. Entre l'enthousiasme de Corneille et le dénigrement de Malebranche, il y a place pour une admiration tempérée par la critique. Après tout, ce ne fut pas un génie ordinaire que celui dont on a pu dire tant de bien et tant de mal, sans trop d'in vraisemblance. Un écrivain que Montaigne admira ne peut être un rhéteur sans talent ; un philosophe, dont les pensées ont paru, bien qu'à tort, inspirées par la morale du christianisme, peut garder son rang parmi ceux qui témoignent en faveur de la raison humaine ³.

1. Lettre cit. *De Prov.*, v. *De Benef.*, l. VII, 2.

2. *Nat. quæst.*, VII, 31, 34, VI.

3. Le texte de ces seize lettres est conforme à celui de l'édition de Frédé-

rick Haase (Leipsick, 1878). On a mis à profit autant qu'on l'a pu l'*Étude sur les lettres de Sénèque*, publiée par M. Em. Chatelain dans la *Revue de Philologie*, 1877.

L. ANNÆI SENECAE
AD LUCILIUM
EPISTOLÆ

EPISTOLA I

Ne pas perdre son temps, ni se prêter à ceux qui nous le prennent :
il est la seule chose qu'ils ne puissent nous rendre.

Ita fac, mi Lucili¹ : vindica te tibi, et tempus, quod adhuc aut auferebatur, aut surripiebatur, aut excidebat², collige et serva. Persuade tibi, sic esse ut scribo : quædam tempora eripiuntur nobis, quædam subducuntur, quædam effluunt. Turpissima tamen est jactura, quæ per negligentiam venit : et si volueris attendere, magna vitæ pars elabitur male agentibus, maxima nihil agentibus, tota aliud agentibus. 2. Quem mihi dabis, qui aliquod pretium temporis ponat, qui diem æstimet, qui intelligat se quotidie mori ? In hoc enim fallimur, quod mortem prospicimus : magna pars ejus jam præterit : quidquid ætatis retro est, mors tenet³. Fac ergo, mi Lucili, quod facere te scribis ; omnes horas complectere ; sic fiet, ut minus ex crastino pendeas, si hodierno manum injeceris. Dum differtur vita, transcurrit. 3. Omnia, mi Lucili, aliena sunt : tempus tantum nostrum est⁴ ; in hujus rei unius fugacis ac lubricæ

LETRE 1^{re}. — 1. *Lucilius*. — Poète et savant, un peu plus jeune que son ami Sénèque qui mentionne un de ses livres et cite quelques-uns de ses vers. Sur son témoignage (lettre LXXIX) on lui attribue un poème, l'*Etna*, qui nous est parvenu sans nom d'auteur.

2. *Excidebat*. Ce n'est pas le temps qu'on nous fait perdre, mais celui que nous laissons passer sans en profiter ; *quædam effluunt*, lit-on deux lignes

plus bas.

3. *Mors tenet*. Pensée ingénieuse qui peut être contredite : on dirait avec autant de justesse que rien de tout cela n'est mort en nous, et, suivant le mot de Leibniz, que le présent est plein du passé.

4. *Tempus nostrum est*. Ce qui est à nous, c'est notre activité, qui s'écoule dans le temps que nous ne pouvons fixer.

possessionem natura nos misit, ex qua nos expellit quicunque vult, et tanta stultitia mortalium est, ut, quæ minima et vilissima sunt, certe reparabilia, imputari sibi, quum impetravere, patiantur, nemo se judicet quidquam debere, qui tempus accepit; quum interim⁵ hoc unum est, quod ne gratus quidem potest reddere. Interrogabis fortasse, quid ego faciam, qui tibi ista præcipio? 4. Fatebor ingenue: quod apud luxuriosum, sed diligentem⁶, evenit, ratio mihi constat impensæ; non possum dicere, me nihil perdere; sed quid perdam, et quare, et quemadmodum dicam: causas paupertatis⁷ meæ reddam. Sed evenit mihi, quod plerisque non suo vitio ad inopiam redactis: omnes ignoscunt, nemo succurrit. Quid ergo est? Non puto pauperem, cui, quantulumcunque superest, sat est. Tu tamen malo serves tua, et bono tempore uti incipias. Nam, ut visum est majoribus nostris: « Sera parsimonia in fundo est⁸; » non enim tantum minimum in imo, sed pessimum remanet. Vale.

EPISTOLA II

Changer sans cesse de séjour, c'est la marque d'un esprit inquiet; feuilleter, sans les approfondir, une foule d'ouvrages, c'est distraire son esprit sans le fortifier. On doit extraire de ces lectures quelque maxime qui serve chaque jour de texte à la méditation. Sénèque en donne l'exemple et commente une pensée d'Épicure.

Et ex his quæ mihi scribis, et ex his quæ audio, bonam spem de te concipio: non discurras, nec locorum mutationibus inquietaris; ægri animi ista jactatio est; primum argumentum compositæ mentis¹ existimo, posse consistere, et secum morari. Illud autem vide, ne ista lectio multorum auctorum, et omnis generis voluminum, habeat aliquid

5. *Interim* équivaut à *tamen* et ainsi les deux sens de cependant; il n'en avait guère qu'un seul au siècle précédent.

6. *Diligentem*, soigneux de ses affaires.

7. *Paupertatis*, mon appauvrisse-

ment.

8. *Sera* est l'attribut de la proposition.

LETTRE II. — 1. *Compositæ mentis*, un esprit maître de soi, qui a établi l'ordre en soi-même.

vagum et instabile; certis² ingenii immorari et innutriti oportet, si velis aliquid trahere, quod in animo fideliter sedeat. 2. Nusquam est, qui ubique est; vitam in peregrinatione exigentibus hoc evenit, ut multa hospitia habeant, nullas amicitias³. Idem accidat necesse est iis, qui nullius se ingenio familiariter applicant, sed omnia cursim et properantes transmittunt. Non prodest cibus, nec corpori accedit, qui statim sumptus emittitur; nihil æque sanitatem impedit, quam remediorum crebra mutatio; non venit vulnus ad cicatricem, in quo crebro medicamenta tentantur; non convalescit planta, quæ sæpe transfertur: nihil tam utile est, ut in transitu prosit⁴. 3. Distingit librorum multitudo. Itaque quum legere non possis quantum habueris, satis est habere quantum legas⁵. « Sed modo, inquis, hunc librum evolvere volo, modo illum. » Fastidiendis stomachi est multa degustare, quæ ubi varia sunt et diversa, inquinant, non alunt⁶. Probatos itaque semper lege: et si quando ad alios devertere libuerit, ad priores redi. Aliquid quotidie adversus paupertatem, aliquid adversus mortem auxilii compara, nec minus adversus ceteras pestes, 4. et quum multa percurreris, unum excerpe, quod illo die concoquas.

Hoc ipse quoque facio: ex pluribus, quæ lego, aliquid apprehendo. Hodiernum hoc est, quod apud Epicurum nactus sum; soleo enim et in aliena castra⁷ transire, non tanquam transfuga, sed tanquam explorator: « Honesta, inquit, res est læta paupertas⁸. » Illa vero non est paupertas, si læta est; 5. cui enim cum paupertate bene convenit, dives est. Non qui parum habet, sed qui plus cupit, pauper est⁹. Quid enim refert, quantum illi in arca, quan-

2. *Certis* désigne le nombre des livres et non leur qualité, qui est exprimée plus bas par *probatos*.

3. *Multa hospitia*. Ils ont beaucoup d'hôtes et pas un ami.

4. Rien n'est assez utile pour l'être en passant.

5. Montaigne dit au contraire: « Je feuillette à cette heure un livre, à cette heure un autre, sans ordre et sans dessein, à pièces décousues. »

6. La variété des aliments n'est pas nuisible; celle des lectures, à moins qu'elle ne soit excessive, n'a rien de funeste.

7. *Aliena castra*, le camp ennemi, celui des épicuriens.

8. La maxime n'a aucun rapport avec le sujet de la lettre.

9. Cicéron dit de même: *Non esse cupidum pecunia est*.

tum in horreis jaceat, quantum pascat, quantum feneret, si alieno imminet, si non acquisita, sed acquirenda computat? Quis sit divitiarum modus, quæris? Primus, habere quod necesse est; proximus, quod sat est. Vale.

EPISTOLA III

L'amitié doit se fonder sur une mutuelle confiance; il y a un milieu à garder entre l'indiscrétion qui se confie au premier venu, et l'excès de défiance qui appelle la trahison.

Epistolas ad me perferendas tradidisti, ut scribis, amico tuo; deinde admones me, ne omnia cum eo ad te pertinentia communicem, quia nec soleas ipse quidem hoc facere; ita eadem epistola illum et dixisti amicum, et negasti. Itaque sic priore illo verbo quasi publico usus es, et sic illum amicum vocasti, quomodo omnes candidatos bonos viros dicimus, quomodo obvios, si nomen non succurrit, dominos salutamus. 2. Hac abierit¹. Sed si aliquem amicum existimas, cui non tantumdem credis quantum tibi, vehementer erras, et non satis nosti vim veræ amicitiae. Tu vero omnia cum amico delibera, sed de ipso prius²: post amicitiam credendum est, ante amicitiam judicandum. Isti vero præpostere officia permiscet, qui contra præcepta Theophrasti³, quum amaverunt, judicant, et non amant, quum judicaverunt. Diu cogita, an tibi in amicitiam aliquis recipiendus sit: quum placuerit fieri, toto illum pectore admitte, tam audacter cum illo loquere, quam tecum. 3. Tu quidem ita vive, ut nihil tibi committas, nisi quod committere etiam inimico possis; sed quia interveniunt quædam, quæ consue-

LETTRE III.—1. *Hac abierit*, en sous-entendant *verbum tuum*, « que ce soit là l'excuse de ta parole. » *Hoc abierit*: « laissons cela, » suivant d'autres éditions.

2. « Délibère sur toute chose avec ton ami, mais d'abord ne le choisis qu'après délibération. »

3. Théophraste, ami, disciple et successeur d'Aristote, avait composé beaucoup d'ouvrages dont il reste des fragments et le petit livre des *Caractères* que la Bruyère a traduit. La maxime que Sénèque lui attribue est citée par Plutarque: « Il ne faut pas juger quand on aime, mais aimer après avoir jugé. »

tudo fecit arcana⁴, cum amico omnes curas, omnes cogitationes tuas misce. Fidelem si putaveris, facies; nam quidam fallere docuerunt, dum timent falli, et illi jus peccandi suspicando fecerunt⁵. Quid est ergo, quare ulla verba coram amico meo retraham? quid est, quare me coram illo non putem solum? 4. Quidam quæ tantum amicis committenda sunt, obviis narrant, et in quaslibet aures, quidquid illos urit, exonerant; quidam rursus etiam carissimorum conscientiam reformidant, et, si possent, ne sibi quidem redituri, interius premunt omne secretum. Neutrum faciendum est; utrumque enim vitium est, et omnibus credere, et nulli; sed alterum honestius dixerim vitium, alterum tutius.

5. Sic utrosque reprehendas, et eos qui semper inquieti sunt, et eos qui semper quiescunt⁶. Nam illa tumultu gaudens, non est industria, sed exagitatae mentis concursatio: et hæc non est quies, quæ motum omnem molestiam judicat, sed dissolutio et languor. Itaque hoc quod apud Pomponium legi⁷, animo mandabitur:

Quidam adeo in latebras refugerunt, ut putent in turbido,
Esse quidquid in luce est.

: Inter se ista miscenda sunt, et quiescenti agendum, et agenti quiescendum est. Cum rerum natura delibera: illa dicet tibi, se et diem fecisse et noctem. Vale.

4. Ce n'est pas l'usage seul, mais une convenance très justifiée qui nous fait un devoir « de tenir certaines choses secrètes. »

5. Voltaire a dit : « Quiconque est soupçonneux invite à le trahir. » Montaigne avait déjà écrit : « La crainte et la défiance attirent l'offense et la couvrent. »

6. La fin de cette lettre ne tient au commencement que grâce au double

sens de ces mots, *inquieti, qui quiescunt*, pris d'abord dans un sens moral, inquiétude et confiance, puis dans un sens tout physique, activité et repos.

7. On ne sait presque rien de ce Pomponius; il est sans doute l'auteur dont parle aussi Tacite : *Ingenio illustri*, dit-il. (*Ann.*, v° 8; xi, 13.) Les mots cités sont-ils des vers, comme Haase le croit?

EPISTOLA IV

Exhortation à la philosophie qui nous préserve des craintes vaines et surtout de celle de la mort. Réflexions propres à nous affranchir de cette terreur : on renonce à la vie pour des motifs frivoles ; les plus puissants des hommes l'ont perdue par de petites causes, et le plus humble esclave peut l'arracher à son maître.

Persevera ut cœpisti, et quantum potes propera, quo diutius frui emendato animo et composito¹ possis. Frueris quidem etiam dum emendas, etiam dum componis : alia tamen illa voluptas est, quæ percipitur ex contemplatione mentis ab omni labe puræ et splendidæ². Tenes utique memoria, quantum senseris gaudium, quum, prætexta posita, sumpsisti virilem togam, et in forum deductus es : majus exspecta, quum puerilem animum deposueris, et te in viros philosophia transcripserit. 2. Adhuc enim non pueritia in nobis, sed, quod est gravius, puerilitas remanet, et hoc quidem pejor est, quod auctoritatem habemus senum, vitia puerorum, nec puerorum tantum, sed infantium. Illi levia, hi falsa formidant : nos utraque. Profice modo ; intelliges, quædam ideo minus timenda, quia multum metus afferunt. Nullum magnum, quod extremum est³. Mors ad te venit : timenda erat, si tecum esse posset ; necesse est aut ne perveniat aut transeat⁴.

« Difficile est, inquis, animum perducere ad contemptum animæ⁵. » Non vides, quam ex frivolis causis contemnatur ? 3. Alius ante amicæ fores laqueo pependit ; alius se præcipitavit a tecto, ne dominum stomachantem diutius audiret ; alius, ne reduceretur e fuga, ferrum adegit in vis-

LETTRE IV. -- 1. *Composito*. Expression déjà employée (lettre I^{re}) et souvent répétée par Sénèque pour marquer le calme, la constance, l'ordre, résultat du travail de la volonté, et de la soumission des passions, l'obéissance à la règle.

2. Le premier de ces plaisirs est celui de l'action et même de la lutte, le second celui de la possession, de la victoire.

3. Aucun mal n'est grand s'il est le dernier.

4. Cicéron a développé abondamment ce lieu commun dans les *Tusculanes* : La mort dit-il, à peu près, n'est rien ni avant ni après le dernier moment. Lui et Sénèque répètent presque littéralement Epicure.

5. *Animus* l'âme, *anima* la vie, deux expressions très voisines en latin et qui donnent à la pensée une vivacité intraduisible.

cera; non putas virtutem hoc effecturam, quod efficit nimia formido? Nulli potest segura vita contingere, qui de producenda nimis cogitat, qui inter magna bona multos consules numerat⁶. 4. Hoc quotidie meditare, ut possis æquo animo vitam relinquere, quam multi sic complectuntur et tenent, quomodo qui a torrente rapiuntur spinas et aspera. Plerique inter mortis metum et vitæ tormenta miseri fluctuant: et vivere nolunt, et mori nesciunt. Fac itaque tibi jucundam vitam, omnem pro illa sollicitudinem deponendo. Nullum bonum juvat habentem, nisi ad cujus amissionem præparatus est animus. Nullius autem rei facilius amissio est, quam quæ desiderari amissa non potest. 5. Ergo adversus hæc quæ incidere possunt etiam potentissimis, adhortare te et indura. De Pompeii capite pupillus et spado tulere sententiam, de Crasso crudelis et insolens Parthus; Caius Cæsar jussit Lepidum Dextro tribuno præbere cervicem, ipse Chæreæ præstitit; neminem eo fortuna provexit, ut non tantum illi minaretur, quantum permiserat⁷. Noli huic tranquillitati confidere: momento mare evertitur; eodem die, ubi luserunt navigia, sorbentur. 6. Cogita posse latronem et hostem admovere jugulo tuo gladium: ut potestas major absit, nemo non servus habet in te vitæ necisque arbitrium. Ita dico, quisquis vitam suam contempsit, tuæ dominus est. Recognosce exemplum eorum, qui domesticis insidiis perierunt, aut aperta vi, aut dolo, et intelliges, non pauciores servorum ira cecidisse, quam regum. Quid ad te itaque, quam potens sit quem times, quum id, propter quod times, nemo non possit? 7. At si forte in manus hostium incideris, victor te duci jubebit: eo nempe quo duceris⁸. Quid te ipse decipis, et hoc nunc primum, quod olim patiebaris, intelligis? Ita dico: ex quo natus es, duceris. Hæc et hujusmodi versanda in animo sunt, si volumus illam ultimam horam placidi expectare, cujus metus omnes alias inquietas facit⁹.

6. *Multos consules*, un grand nombre de consulats, c'est-à-dire d'années.

7. *Permiserat*. Ses menaces sont égales à ses faveurs.

8. *Ducere*, conduire au supplice.

9. Ces réflexions montrent que la vie est précaire, mais non pas que la mort ne soit pas un mal.

Sed ut epistolæ finem imponam, accipe quod hodierno die mihi placuit, et hoc quoque ex alienis hortulis¹⁰ sumptum est ; 8. « magnæ divitiæ sunt, lege naturæ composita paupertas. » Lex autem illa naturæ scis quos nobis terminos statuit ? Non esurire, non sitire, non algere¹¹. Ut famem sitimque depellas, non est necesse superbis assidere liminibus, nec supercilium grave et contumeliosam etiam humanitatem pati ; non est necesse maria tentare, nec sequi castra ; parabile est quod natura desiderat, et appositum. Ad supervacua sudatur ; illa sunt quæ togam conterunt, quæ nos senescere sub tentorio cogunt, quæ in aliena littora impingunt ; ad manum est, quod sat est. Vale.

EPISTOLA V

Les philosophes ne doivent pas affecter de ne pas ressembler extérieurement aux autres hommes ; s'ils diffèrent d'eux, que ce soit par leurs sentiments et non pas leur tenue — maxime empruntée à Hécaton.

Quod pertinaciter studes, et, omnibus omissis, hoc unum agis, ut te quotidie meliorem facias, et probo et gaudeo : nec tantum hortor, ut perseveres, sed etiam rogo. Illud autem te admoneo, ne eorum more, qui non proficere¹ sed conspici cupiunt, facias aliqua, quæ in habitu tuo aut genere vitæ notabilia sint. Asperum cultum, et intonsum caput, et negligentiorum barbam, et indictum argento odium, et cubile humi positum, et quidquid aliud ambitionem perversa via sequitur, evita². 2. Satis ipsum nomen philosophiæ, etiam si modeste tractetur, invidiosum est ; quid, si nos hominum consuetudini cœperimus excerpere ? Intus omnia dissimilia sint : frons nostra populo conveniat ;

10. *Hortulis*. Allusion aux jardins où les épicuriens se réunissaient.

11. Ce sont là, d'après Epicure, tous nos besoins *naturels*.

LETTRE V. — 1. *Proficere* est un terme fréquemment employé par Sé-

nèque dans le sens de faire des progrès, se perfectionner, devenir meilleur.

2. *Evita*. Ces aberrations ou cette hypocrisie était propre à la tradition cynique, trop souvent mêlée à celle du stoïcisme. *Ambitionem*, le désir de se faire admirer

non splendeat toga, ne sordeat quidem, non habeamus argentum, in quod solidi auri cœlatura descenderit³; sed non putemus frugalitatis indicium, auro argentoque caruisse. Id agamus, ut meliorem vitam sequamur, quam vulgus, non ut contrariam; alioqui quos emendari volumus, fugamus, et a nobis avertimus; 3. illud quoque efficitur, ut nihil imitari velint nostri⁴, dum timent ne imitanda sint omnia. Hoc primum philosophia promittit, sensum communem⁵, humanitatem et congregationem, a qua professione dissimilitudo nos separabit. Videamus ne ista, per quæ admirationem parare volumus, ridicula et odiosa sint: nempe propositum nostrum est, secundum naturam vivere; 4. hoc contra naturam est, torquere corpus suum, et faciles odisse munditias, et squalorem appetere, et cibis non tantum vilibus uti, sed tetrus et horridis⁶. Quemadmodum delicatas res desiderare, luxuriæ est, ita usitatas et non magno parabiles fugere, dementiæ. Frugalitatem exigit philosophia, non pœnam; potest autem esse non incompta frugalitas. Hic mihi modus placet: temperetur vita inter bonos mores et publicos; suspiciant omnes vitam nostram, sed et agnoscant. 5. « Quid ergo? Eadem faciemus, quæ ceteri? nihil inter nos et illos intererit? » Plurimum. Dissimiles esse nos vulgo sciat, qui inspexerit proprius: qui domum intraverit, nos potius miretur, quam supellectilem nostram. Magnus ille est, qui fictilibus sic utitur, quemadmodum argento; nec ille minor est, qui sic argento utitur, quemadmodum fictilibus; infirmi animi est pati non posse divitias⁷.

6. Sed ut hujus quoque diei lucellum tecum communem, apud Hecatonem⁸ nostrum inveni cupiditatum finem etiam ad timoris remedia proficere. « Desines, inquit, timere, si sperare desieris. » Dices: « Quomodo ista tam diversa pariter sunt? » Ita est, mi Lucili: quum videantur dissidere, conjuncta sunt. Quemadmodum eadem catena et

3. Sénèque ne dédaignait pourtant pas ce luxe d'argenterie niellée.

4. *Nostri*. Construisez : *Nihil nostri* : rien de nous.

5. *Sensum communem*, ce n'est pas le sens commun, mais plutôt le senti-

ment de notre nature commune.

6. Condamnation de l'ascétisme.

7. Réponse aux accusations qui poursuivaient Sénèque, dont les richesses étaient énormes.

8. Voir page 53, note 11.

custodiam et militem copulat, sic ista quæ tam dissimilia sunt, pariter incedunt; 7. spem metus sequitur; nec minor ista sic ire : utrumque pendentis animi est, utrumque futuri expectatione sollicitum; maxima autem utriusque causa est, quod non ad præsentia aptamur, sed cogitationes in longinqua præmittimus; itaque providentia, maximum bonum conditionis humanæ, in malum versa est. Feræ pericula quæ vident, fugiunt; quum effugere, securæ sunt; nos et venturo torquemur, et præterito. Multa bona nostra nobis nocent : timoris enim tormentum memoria reducit, providentia anticipat; nemo tantum præsentibus miser est. Vale.

EPISTOLA VI

Cette lettre, que quelques éditeurs intitulent à tort, *de vera amicitia*, est l'expression de sentiments tout personnels à Sénèque : il a fait des progrès en sagesse, il voudrait en faire profiter Lucilius; car la science n'a de valeur que si on peut la communiquer; il envoie donc à son ami ses livres de prédilection en y signalant les meilleurs endroits; mais les préceptes ne valent pas les exemples, et Lucilius gagnerait plus à voir Sénèque à l'œuvre.

Intelligo, Lucili, non emendari me tantum, sed transfigurari¹; nec hoc promitto jam aut spero, nihil in me superesse, quod mutandum sit : quidni multa habeam quæ debeant corrigi, quæ extenuari, quæ attolli²? Et hoc ipsum argumentum est in melius translatis animi, quod vitia sua, quæ adhuc ignorabat, videt. Quibusdam ægris gratulatio fit, quum ipsi ægros se esse senserunt. Cuperem itaque tecum communicare tam subitam mei mutationem : tunc amicitia nostræ certiorum fiduciam habere cœpissim, illius veræ, quam non spes, non timor, non utilitatis suæ cura divellit, illius cum qua homines moriuntur, et pro qua mo-

LETTRE VI. — 1. *Transfigurari*, devenir un autre homme.

2. *Corrigi*, etc. Il y a des inclinations qu'il faut corriger, d'autres dont il faut diminuer la force, d'autres aux-

quelles on doit donner l'essor. Beaucoup d'éditeurs écrivent *colligi* au lieu de *corrigi*. Sénèque emploie souvent *colligere* dans le sens de *componere*, assurer l'ordre, maintenir l'harmonie.

riuntur. Multos tibi dabo, qui non amico, sed amicitia caruerunt³; hoc non potest accidere, quum animos in societatem honesta cupiendi par voluntas⁴ trahit. Quidni non possit? Sciunt enim ipsos omnia habere communia, et quidem magis adversa.

Concipere animo non potes, quantum momenti afferre mihi singulos dies videam. « Mitte, inquis, et nobis ista quæ tam efficacia expertus es. » Ego vero cupio [ista] omnia in te transfundere, et in hoc gaudeo aliquid discere ut doceam⁵; nec me ulla res delectabit, licet eximia sit et salutaris, quam mihi uni sciturus sim. Si cum hac exceptione detur sapientia, ut illam inclusam teneam, nec enuntiem, rejiciam⁶; nullius boni, sine socio, jucunda possessio est. Mittam itaque ipsos tibi libros, et ne multum operæ impendas, dum passim profutura sectaris, imponam notas, ut ad ipsa protinus, quæ probo et miror, accedas. Plus tamen tibi et viva vox et convictus, quam oratio, proderit; in rem præsentem⁷ venias oportet, primum quia homines amplius oculis quam auribus credunt; deinde quia longum iter est per præcepta, breve et efficax per exempla⁸. Zenonem Cleanthes⁹ non expressisset, si tantummodo audisset: vitæ ejus interfuit, secreta perspexit, observavit illum, an ex formula sua viveret. Plato et Aristoteles, et omnis in diversum itura sapientium turba, plus ex moribus, quam ex verbis Socratis traxit¹⁰. 6. Metrodorum, et Hermarchum, et Polyæ-

3. *Caruerunt*, ils ont eu des amis, mais ils ignorent l'amitié; ils n'ont pas éprouvé les bienfaits de cette véritable amitié, *veræ amicitia*.

4. *Voluntas*, une égale résolution de désirer le bien. Les stoïciens ne proscrivent pas le désir; ils le soumettent à la volonté: *Cupere interdico*, dit ailleurs Sénèque, *velle permittam*.

5. *Doceam*. S'instruire pour enseigner. Sans doute la vérité est désirable par elle-même, mais le devoir est de la communiquer.

6. *Rejiciam*. Belle pensée et plus humaine que celle de Fontenelle: « Si j'avais la main pleine de vérités, je me garderais bien de l'ouvrir. » J.-J. Rousseau n'en reproche pas moins à Sénèque de ne vouloir être savant que par orgueil: il n'a pas compris qu'il s'agit

de bonté et de dévouement et non d'ostentation.

7. *Præsentem*. il faut venir voir par toi-même.

8. *Exempla*. Cette maxime est d'une justesse parfaite si on l'applique seulement à l'éducation morale.

9. *Cleanthes*. Cléanthe, d'abord portefaix, s'attacha à Zénon, le fondateur du stoïcisme, et devint, avec Chrysippe, l'un des trois grands représentants de cette doctrine.

10. Platon est bien l'élève de Socrate; mais Aristote ne reçut que les leçons de Platon. La pensée de Sénèque est, d'ailleurs, d'une vérité très restreinte: Socrate et Zénon ont donné à leurs disciples d'autres leçons que l'exemple de leur vie; et les écoles de philosophie de la Grèce n'eussent pas

num¹¹, magnos viros non schola Epicuri, sed contubernium fecit. Nec in hoc te arcesso tantum, ut proficias, sed ut prosis : plurimum enim alter alteri conferemus.

Interim quoniam diurnam tibi mercedulam debeo, quid me hodie apud Hecatonem delectaverit, dicam. « Quæris, inquit, quid profecerim? Amicus esse mihi cœpi. » Multum profecit : nunquam erit solus; qui sibi amicus est¹², scito hunc amicum omnibus esse. Vale.

EPISTOLA VII

Dangers de l'exemple, contagion du vice, influence corruptrice de la multitude sur une âme dont la vertu n'est pas encore bien affermie. Les spectacles sont surtout des écoles de cruauté, et le cirque est une provocation aux instincts sanguinaires de la foule. Le sage doit vivre dans la solitude, dédaigner le vulgaire et ses applaudissements, et se contenter de l'amitié de quelques hommes d'élite, auxquels il s'attachera et par les bons exemples qu'il en recevra et par ceux qu'il leur donnera.

Quid tibi vitandum præcipue existimes, quæris? turbam. Nondum enim tuto illi te commiseris. Ego certe confiteor imbecillitatem meam : nunquam mores quos extuli, refero¹; aliquid ex eo quod composui, turbatur; aliquid ex his quæ fugavi, redit. Quod ægris evenit, quos longa imbecillitas usque eo affecit, ut nusquam sine offensa proferrantur, hoc accidit nobis, quorum animi ex longo morbo reficiuntur. Inimica est multorum conversatio : nemo non aliquod nobis vitium aut commendat, aut imprimit, aut nescientibus allinit. Utique quo major est populus cui commiscemur, hoc periculi plus est. Nihil vero est tam damnosum bonis moribus, quam in aliquo spectaculo desiderere; tunc enim per voluptatem facilius vitia surrepunt. Quid me

été fondées sans un véritable enseignement.

11. Métrodore, disciple et ami d'Epicure, mourut sept ans avant lui; Hermachus survécut à son maître et dirigea son école après lui; Polyænus fut un des légataires inscrits sur son testament. Les ouvrages de ces philosophes sont perdus; on a toutefois retrouvé

des fragments de Métrodore dans les papyrus de Pompéi.

12. *Qui... est.* Cette proposition est supprimée dans le texte des éditions de Fickret et de Haase.

LETTRE VII. — 1. *Refero.* Je ne rentre jamais chez moi tel que j'en suis sorti.

existimas dicere? avarior redeo, ambitiosior, luxuriosior, immo vero crudelior et inhumanior, quia inter homines fui. Casu in meridianum spectaculum incidi, lusus exspectans et sales et aliquid laxamenti, quo hominum oculi ab humano cruore acquiescant². Contra est : quidquid ante pugnatum est, misericordia fuit; nunc omissis nugis, mera homicidia sunt³ : nihil habent quo tegantur; ad ictum totis corporibus expositi, nunquam frustra manum mittunt. Hoc plerique ordinariis paribus et *postulatitiis*⁴ præferunt. Quidni præferant? non galea, non scuto repellitur ferrum. Quo munimenta? quo gladii artes? Omnia ista mortis moræ sunt. Mane leonibus et ursis homines, meridie spectato-ribus suis objiciuntur; interfectores interfecturis jubentur objici, et victorem in aliam detinent cædem : exitus pugnantium mors est : ferro et igne res geritur. Hæc fiunt, dum vacat arena⁵. — Sed latrocinium fecit aliquis; quid ergo? meruit ut suspendatur. Occidit hominem : quia occidit, ille meruit ut hoc pateretur : tu quid meruisti, miser, ut hoc spectes? ✕ Occide, ure, verbera! Quare tam timide incurrit in ferrum? quare parum audacter occidit? quare parum libenter moritur⁶? Plagis agantur in vulnera, et mutuos ictus nudis et obviis pectoribus excipiant. Intermissum est spectaculum? interim jugulentur homines, ne nihil agatur. Age, ne hoc quidem intelligitis, mala exempla in eos redundare qui faciunt? Agite diis immortalibus gratias, quod eum⁷ docetis esse crudelem, qui non potest discere.

2. Les spectacles étaient divisés en deux parties, *spectaculum matutinum* et *meridianum*. Le matin les bestiaires combattaient contre les animaux féroces, et l'on appelait ce combat, *venatio*. Après midi, les gladiateurs qu'on nommait *catervarii* ou *meridiani* luttaient entre eux.

3. *Homicidia sunt*. Ce ne sont plus que de vrais massacres.

4. *Postulatitii*. Il y avait plusieurs classes de gladiateurs : les uns combattaient par couples, homme contre homme; on les appelait *ordinaria paria*; les autres, appartenant aux empereurs, d'où leur venait le nom de *cæsariani*, étaient souvent réclamés, *postulati*, par le peuple, comme un supplément au spectacle et s'appelaient

postulatitii, supplémentaires. Les bestiaires, la plupart condamnés au cirque pour leurs crimes, quelques-uns exerçant ce métier volontairement et moyennant salaire, combattaient le matin contre les ours et les lions; après midi, les mêmes gladiateurs ou d'autres devaient lutter pêle-mêle les uns contre les autres (*catervarii*): cette boucherie, dit Sénèque, plaisait plus au peuple que les duels des *ordinarii* ou des *postulatitii*.

5. *Arena*. Ce sont des intermèdes. Voir plus bas : *intermissum spectaculum*.

6. *Moritur*. Ce sont les paroles des spectateurs.

7. *Eum*. C'est probablement une allusion à Néron; rien ne faisait présa-

Subducendus populo est tener animus, et parum tenax recti; facile transitur ad plures. Socrati, Catoni, et Lælio excutere mentem suam dissimilis multitudo potuisset; adeo nemo nostrum, qui quum maxime concinnamus ingenium⁸, ferre impetum vitiorum tam magno comitatu venientium potest. Unum exemplum aut luxuriæ, aut avaritiæ, multum mali facit : convictor delicatus paulatim enervat et emollit; vicinus dives cupiditatem irritat; malignus comes quamvis candido et simplici rubiginem suam affricuit; quid tu accidere his moribus credis, in quos publice factus est impetus? Necessè est aut imiteris, aut oderis⁹; utrumque autem vitandum est : neve similis malis fias, quia multi sunt; neve inimicus¹⁰ multis, quia dissimiles sunt. Recede in teipsum quantum potes, cum his versare, qui te meliorem facturi sunt, illos admitte, quos tu potes facere meliores; mutua ista fiunt, et homines dum docent, discunt. Non est quod te gloria publicandi ingenii producat in medium, ut recitare istis velis, aut disputare, quod facere te vellem, si haberes isti populo idoneam mercem¹¹ : nemo est, qui intelligere te possit. Aliquis fortasse unus aut alter incidet, et hic ipse formandus tibi erit, instituendusque ad intellectum tui. « Cui ergo, ista didici? » Non est quod timeas ne operam perdidideris, si tibi didicisti¹².

Sed ne mihi soli hodie didicerim, communicabo tecum quæ occurrerunt mihi egregie dicta circa eundem fere sensum tria : ex quibus unum hæc epistola in debitum solvet, duo in antecessum accipe¹³. Democritus¹⁴ ait : « Unus mihi pro populo est, et populus pro uno. » Bene et ille quis-

ger au début de son règne la cruauté dont son nom rappelle le souvenir.

8. *Ingenium*. Nous ne sommes pas des Socrate, ni des Caton, mais seulement des hommes qui travaillent à former leur caractère.

9. *Oderis*. « Il faut imiter la foule ou la haïr. » Le dilemme n'est pas inévitable.

10. *Inimicus* marque la haine qu'on éprouve, et non celle qu'on inspire et répète l'idée exprimée plus haut par *oderis*.

11. *Mercem*. Les anciennes éditions

écrivent *mentem*.

12. *Tibi didicisti*. Sénèque se contredit; il a dit plus haut, lettre VI, qu'il ne voudrait pas de la sagesse, s'il était forcé de la garder pour lui.

13. *In antecessum*. Sénèque doit à Lucilius une maxime par lettre : il lui en envoie trois, il y en a donc deux qui sont payées « par avance. »

14. Démocrite, d'Abdère, fondateur de l'école atomiste : on ne sait de quel ouvrage est extraite cette pensée; il ne reste de Démocrite que quelques fragments.

quis fuit, ambigitur enim de auctore, quum quæreretur ab illo, quo tanta diligentia artis spectaret ad paucissimos perventuræ? « Satis sunt, inquit, mihi pauci, satis est unus, satis est nullus. » 9. Egregie hoc tertium Epicurus quum uni ex consortibus studiorum suorum scriberet ¹⁵ : « Hæc, inquit, ego non multis, sed tibi : satis enim magnum alter alteri theatrum sumus. » Ista, mi Lucili, condenda in animum sunt, ut contemnas voluptatem ex plurimum assensione venientem. Multi te laudant, et quid habes cur placeas tibi, si is es, quem multi intelligant ¹⁶? Introrsus bona tua spectent. Vale.

EPISTOLA VIII

Cette lettre explique et complète la précédente. En recommandant la solitude, Sénèque n'est-il pas infidèle au précepte des stoïciens : « agir jusqu'à la mort? » non, dit-il, je recommande une solitude active, studieuse, et consacrée à la philosophie, qui assure la liberté à qui s'y consacre.

« Tu me, inquis, vitare turbam jubes, secedere, et conscientia esse contentum : ubi illa præcepta vestra ¹, quæ imperant in actu mori ²? Quod ego tibi videor interim suadere, in hoc me recondidi, et fores clausi, ut prodesse pluribus possem. Nullus mihi per otium dies exit : partem noctium studiis vindico ; non vaco somno, sed succumbo, et oculos vigilia fatigatos cadentesque in opere detineo. Secessi non tantum ab hominibus, sed etiam a rebus, et in primis a rebus meis. 2. Posterorum negotium ago : illis aliqua quæ possint prodesse conscribo, salutares admonitiones, velut medicamentorum utilium compositiones, litteris mando ³, esse illas efficaces in meis ulceribus expertus,

15. Cette phrase ne se retrouve pas dans celles des lettres d'Epicure qui nous ont été conservées.

16. *Intelligent*. « As-tu lieu d'être content de toi-même, si tu es homme à te faire comprendre de tant de gens? »

LETTRE VIII. — 1. *Vestra*, vos préceptes, à vous stoïciens.

2. *Mori*, mourir en agissant, agir jusqu'à la mort. On a justement défini le stoïcisme, la philosophie de l'effort.

3. *Mando*. Allusion probable à son traité de *Moribus*, ou peut-être au livre de *Remediis fortuitorum*, tous les deux perdus.

quæ etiamsi persanata non sunt, serpere desierunt. Rectum iter, quod sero cognovi, et lassus errando, aliis monstro; clamo : « vitate quæcumque vulgo placent, quæ casus attribuit : ad omne fortuitum bonum suspiciosi pavidique subsistite. 3. Et fera, et piscis, spe aliqua oblectante decipitur. Munera ista fortunæ putatis? insidiæ sunt. Quisquis nostrum tutam agere vitam volet, quantum plurimum potest, ista viscata beneficia ⁴ devitet, in quibus hoc quoque miserrimi fallimur : habere nos putamus, hæremus ⁵. In præcipitia cursus iste deducit; hujus eminentis vitæ exitus cadere est. Deinde ne resistere quidem licet, quum cœpit transversos agere felicitas; aut saltem rectis, aut semel frueri ⁶ : 4. non vertit fortuna, sed cernulat ⁷ et allidit. Hanc ergo sanam et salubrem formam vitæ tenere memento, ut corpori tantum indulgeas, quantum bonæ valetudini satis est; durius tractandum est, ne animo male pareat. Cibus famem sedet, potio sitim exstinguat, vestis arceat frigus, domus munimentum sit adversus infesta corpori. Hanc utrum cespes erexerit, an varius lapis gentis alienæ, nihil interest: scitote hominem tam bene culmo, quam auro tegi. 5. Contemnite omnia, quæ supervacuis labor velut ornamentum ac decus ponit. Cogitate, nihil præter animum, esse mirabile, cui magno nihil magnum est. »— Si hoc mecum, si hoc cum posteris loquor, non videor tibi plus prodesse, quam quum ad vadimonium ⁸ advocatus descenderem, aut tabulis testamenti annulum imprimerem, aut in senatu candidato vocem et manum ⁹ commodarem? Mihi crede : qui nihil agere videntur, majora agunt, humana divinaque simul tractant.

6. Sed jam finis faciendus est, et aliquid, ut institui, pro

1. *Viscata*, littéralement, enduits de glu.

5. *Hæremus*. Nous croyons tenir la fortune, c'est nous qui sommes pris. Les anciennes éditions portent *habemur* au lieu de *hæremus*.

6. *Fruere*. Ce passage peut être mis parmi les *loci desperati*. Le texte qu'on y lit est celui de Fickert. Les éditeurs antérieurs l'ont corrigé à leur guise, sans en faire sortir un sens raisonnable. Haase écrit *ruere* au lieu de *frueri*.

Fickert explique ainsi son texte : « honestis frueri, aut falsis semel tantum; » mets ta joie dans les vrais biens, ou si tu en goûtes d'autres, que ce soit pour une fois.

7. *Cernulat*, mot d'une latinité suspecte, culbuter, précipiter.

8. *Vadimonium*, une assignation.

9. *Manum*. Prêter sa voix et sa main; un manuscrit porte au lieu de *manum; et eximiam*.

hac epistola dependendum¹⁰ : id de meo non fiet : adhuc Epicurum complicamus, cujus hanc vocem hodierno die legi : « Philosophiæ servias oportet, ut tibi contingat vera libertas¹¹. » Non differtur in diem, qui se illi subjecit et tradidit ; statim circumagitur¹² ; hoc enim ipsum philosophiæ servire, libertas est. Potest fieri, ut me interrogas, quare ab Epicuro tam multa bene dicta referam potius quam nostrorum¹³ ? 7. Quid est tamen, quare tu istas Epicuri voces putes esse, non publicas ? Quam multa poetæ dicunt, quæ a philosophis aut dicta sunt aut dicenda ? Non attingam tragicos, aut togatas nostras¹⁴ : habent enim hæ quoque aliquid severitatis, et sunt inter comœdias et tragœdias mediæ : quantum disertissimorum versuum inter mimos jacet¹⁵ ; quam multa Publilii, non excalceatis¹⁶, sed cothurnatis dicenda sunt ! 8. Unum ejus versum, qui ad philosophiam pertinet, et ad hanc partem quæ modo fuit in manibus¹⁷, referam, quo negat fortuita in nostris habenda :

Alienum est omne, quidquid optando venit.

Hunc versum a te dici non paulo melius, sed adstrictius¹⁸, memini :

Non est tuum, fortuna quod fecit tuum.

10. *Dependendum*. Un manuscrit porte *deponendum*.

11. *Libertas*. Ces mots se trouvent dans une lettre d'Epicure à Hermarchus, conservée par Diogène Laërce.

12. *Circumagitur*. Le préteur faisait faire à l'esclave qu'il affranchissait un tour sur lui-même. C'était la cérémonie de l'affranchissement légal, celui qui conférait cette liberté appelée *justa*.

13. *Nostrorum*. Les stoïciens. Sénèque se défend souvent de citer Epicure ; il lui emprunte des maximes, qui sont fort belles, et qui valent mieux que son système.

14. *Togatas nostras*, nos pièces nationales, celles où les personnages étaient revêtus de la toge, et qui différaient des comédies empruntées aux Grecs, *palliatæ*. Elles étaient d'un genre plus sévère, et, comme Sénèque le dit, elles tenaient le milieu entre la comédie et la tragédie. Les *mimes*, au contraire, étaient des farces assez gros-

sières, mais, d'après lui, souvent pleines de sens.

15. *Publilii*. Publius ou Publilius Syrus, auteur de *mimes*, dont il nous reste des fragments sous forme de sentences. Sénèque en faisait grand cas : « Quand il veut, dit-il, dans le traité de *la Tranquillité*, il a plus d'énergie que tous les poètes tragiques et comiques. »

16. *Excalceatis*, des acteurs qui jouent pieds nus les *mimes* et qu'on appelait *planipedes*. Les comédiens, au contraire, chaussaient le brodequin, *soccus*, et les acteurs tragiques le cothurne.

17. *In manibus*. Cette partie de la philosophie dont Sénèque s'occupait alors, pourrait être le traité de *Remediis fortiorum*. Voy. note 3.

18. *Sed adstrictius*, mais avec plus de précision. D'autres éditeurs écrivent : *et adstrictius*. On voit par cette citation que Lucilius n'est pas un personnage imaginaire et qu'il était poète.

Illud etiam nunc melius dictum a te non præteribo :

Dari bonum quod potuit, auferri potest.

Hoc non imputo in solutum de tuo tibi¹⁹. Vale.

EPISTOLA IX

Explication et commentaire des deux précédentes. Si le sage se suffit, ne se fera-t-il aimer de personne? Il faut comprendre le sens de ces mots « se suffire à soi-même »; ce n'est pas se passer d'amis, mais pouvoir s'en passer, ni vivre solitaire, mais ne pas faire dépendre des autres le bonheur dont le principe est en soi-même. Ce n'est pas à dire que l'amitié ne soit désirable que parce qu'elle est utile : elle est bonne parce qu'elle implique le dévouement à autrui. Les stoïciens ont donné à cette maxime « se suffire à soi-même, » un sens que le vulgaire ignore : vouloir être heureux et penser qu'on l'est, c'est l'être en effet : le sol ne l'est jamais.

An merito reprehendat in quadam epistola Epicurus¹ eos, qui dicunt sapientem seipso esse contentum, et propter hoc amico non indigere, desideras scire. Hoc objicitur Stilponi² ab Epicuro, et his, quibus summum bonum visum est animus impatiens³. In ambiguitatem incidendum est, si exprimere ἀπάθειαν uno verbo cito vulerimus, et impatientiam dicere⁴. Poterit enim contrarium ei, quod significare volumus, intelligi : 2. nos eum volumus dicere, qui respuat omnis mali sensum; accipietur is, qui nullum possit ferre⁵ malum. Vide ergo, num satius sit, aut

19. *Tibi*. Sénèque doit une maxime par lettre : en citant un vers de Lucilius il ne paye pas sa dette : il lui rend son bien.

LETTRE IX. — 1. Des trois lettres d'Epicure, que nous a conservées Diogène Laërce, aucune ne renferme cette pensée, ni la critique de l'opinion de Stilpon; mais il n'est pas douteux que l'amitié ne fût en grande estime dans l'école épicurienne : de tous les biens, dit Epicure, que la sagesse propose pour le bonheur de toute la vie, celui qui est de beaucoup le plus grand, c'est d'acquérir l'amitié. »

2. Stilpon, philosophe mégarien, vécut du temps d'Alexandre; aucun de ses écrits, mentionnés par Diogène Laërce, ne nous est parvenu.

3. *Impatiens*. Une âme insensible, c'est-à-dire, sereine, en pleine possession de cette sorte de calme, que les épicuriens ont nommé ἀπάθειαν et de plusieurs autres noms analogues.

4. *Impatientiam*. Sénèque aurait pu se souvenir que Cicéron avait mieux traduit l'apathie, ou l'ataraxie des épicuriens en forgeant le mot *indolentia*, qui ne prête pas à l'équivoque et qu'il définit ainsi : *Nihil dolere, doloris amotio, doloris vacuitas*.

5. *Ferre*. L'expression *ferre malum* signifie proprement souffrir, et non pas supporter le mal, et c'est la dernière idée que Sénèque a voulu exprimer. Un manuscrit porte *referre*, corruption probable de *perferre*, suivant la remarque de M. E. Chatelain.

invulnerabilem animum dicere, aut animum extra omnem patientiam⁶ positum. Hoc inter nos et illos interest : noster sapiens vincit quidem incommodum omne, sed sentit; illorum ne sentit quidem⁷. Illud nobis cum illis commune est, sapientem seipso esse contentum; sed tamen et amicum habere vult, et vicinum, et contubernalem, quamvis sibi ipse sufficiat. 3. Vide quam sit se contentus : aliquando sui parte contentus est; si illi manum aut morbus, aut hostis exciderit, si quis oculum⁸ vel oculos casus excusserit, reliquæ illi suæ satisfacient et erit immunito corpore et amputato tam lætus, quam integro fuit; sed quæ sibi desunt, non desiderat⁹; non deesse mavult. Ita sapiens se contentus est, non ut velit esse sine amico, sed ut possit¹⁰; et hoc quod dico, « possit, » tale est : amissum æquo animo fert. Sine amico quidem nunquam erit; in sua potestate habet, quam cito reparat. 4. Quomodo si perdidit Phidias statuam, protinus alteram faciet : sic hic faciendarum amicitiarum artifex substituet alium in locum amissi. Quæris quomodo amicum cito facturum sit : dicam, si illud mihi tecum convenerit, ut statim tibi solvam quod debeo, et quantum ad hanc epistolam, paria faciamus. Hecaton¹¹ ait : « Ego tibi monstrabo amatorium, sine medicamento, sine herba, sine ullius veneficæ carmine : si vis amari, ama; » habes autem non tantum usu amicitiae veteris et certæ magnam voluptatem, sed etiam *inter* initium et comparisonem novæ¹². 5. Quod

6. *Patientiam*. Une âme devenue indifférente, inaccessible à la douleur.

7. *Ne sentit quidem*. La prétention d'Epicure était d'indiquer aux hommes une recette contre la souffrance : « Si tu suis mes préceptes, dit-il à la fin de sa lettre à Ménécée, tu vivras comme un Dieu parmi des hommes. »

8. *Vel oculos*. Ces deux mots qui manquent dans les anciennes éditions, paraissent une interpolation du copiste hésitant entre le singulier *oculum* et le pluriel *oculos*; il vaudrait mieux choisir l'un ou l'autre.

9. *Desiderat*. Après ce mot se trouve dans l'édition de Haase, mais entre crochets le verbe *desse*. Au lieu de *non* qui précède, les anciens éditeurs écrivaient *num*.

10. *Possit*. Distinction subtile : tout ce passage exprime des idées qui ne soutiennent pas la critique.

11. Hecaton, philosophe stoïcien du premier siècle av. J.-C., souvent cité par Cicéron, et dont tous les ouvrages ont disparu.

12. *Novæ*. Le texte de cette phrase, depuis *habes*, est contesté. Les anciennes éditions portent : *habet ... usus... et comparatio* et omettent *inter*, qui est une supposition. Le sens est alors très clair : « Il y a une grande joie non seulement à pratiquer une vieille amitié, mais encore à en acquérir une nouvelle. » Le texte de Haase, plus conforme aux manuscrits, dit à peu près de même : « Tu possèdes une grande joie non seulement par la pra-

interest inter metentem agricolam, et serentem, hoc inter eum qui paravit amicum, et qui parat. Attalus¹³ philosophus dicere solebat : « Jucundius esse amicum facere, quam habere, quomodo artificii jucundius est pingere, quam pinxisse. » Illa in opere suo occupata sollicitudo ingens oblectamentum habet in ipsa occupatione; non æque¹⁴ delectatur, qui ab opere perfecto removit manum; jam fructu artis suæ fruitur; ipsa fruebatur arte, quum pingeret. Fructuosior est adolescentia liberorum, sed infantia dulcior.

6. Nunc ad propositum revertamur. Sapiens etiam si contentus est se, tamen habere amicum vult : si nihil aliud¹⁵, ut exerceat amicitiam, ne tam magna virtus jaceat : non ad hoc quod Epicurus dicebat in hac ipsa epistola « ut habeat qui sibi ægro assideat, succurrat in vincula coniecto, vel inopi; » sed ut habeat aliquem, cui ipsi ægro assideat, quem ipsum circumventum hostili custodia liberet.

7. Qui se spectat, et propter hoc ad amicitiam venit, male cogitat; quemadmodum cœpit, sic desinet : paravit amicum adversus vincula laturum opem; quum primum erepuerit catena, discedet. Hæ sunt amicitiae, quas temporarias populus appellat; qui utilitatis causa assumptus est, tamdiu placebit, quamdiu utilis fuerit. Hac re florentes amicorum turba circumsedet; circa eversos ingens solitudo est, et inde amici fugiunt, ubi probantur¹⁶; 8. hac re ista tot nefaria exempla sunt, aliorum metu relinquentium, aliorum metu prodentium. Necesse est initia inter se et exitus congruant : qui amicus esse cœpit, quia expedit¹⁷, placebit et aliquod pretium contra amicitiam, si ullum in illa placet præter ipsam. In quid

tique d'une amitié ancienne et assurée, mais encore au moment où tu commences à en acquérir une nouvelle. »

13. Attale, l'un des maîtres de Sénèque, stoïcien romain, dont on a parlé dans l'introduction.

14. *Æque*. Il n'a pas autant de plaisir que celui qui travaille encore à son œuvre.

15. *Nihil aliud*. Les anciennes éditions portent : *Ob nihil aliud*, leçon très plausible.

16. *Probantur*. Ces pensées ont été

exprimées avec force par Cicéron, de *Amicitia*; la dernière rappelle les vers souvent cités d'Ovide :

Tempora si fuerint nubila, solus eris.

17. *Expedit*. L'éditeur le plus récent ajoute au texte ces mots qu'il croit nécessaires : *Quia expedit et desinet...* Celui qui a commencé à être votre ami, parce qu'il y trouve son compte, cessera de l'être pour le même motif. Cette addition ne paraît pas indispensable,

amicum paro? ut habeam pro quo mori possim, ut habeam quem in exsilium sequar, cujus me morti opponam et impendam. 9. Ista quam tu describis, negotiatio est, non amicitia, quæ ad commodum accedit, quæ quid consecutura sit, spectat. Non dubie habet aliquid simile amicitiae affectus amantium; possis dicere, illam esse insanam amicitiam : numquid ergo quisquam amat lucri causa? numquid ambitionis aut gloriae? Ipse per se amor, omnium aliarum rerum negligens, animos in cupiditatem formæ, non sine spe mutuae caritatis, accendit. 10. Quid ergo? ex honestiore causa coit turpis affectus¹⁸? « Non agitur, inquis, nunc de hoc, an amicitia propter se ipsam appetenda sit. » Immo vero nihil magis probandum est¹⁹; nam si propter se ipsam expetenda est, potest ad illam accedere qui se ipso contentus est. « Quomodo ergo ad illam accedit? » Quomodo ad rem pulcherrimam, non lucro captus, nec varietate fortunæ perterritus; detrahit amicitiae majestatem suam, qui illam parat ab bonos casus.

11. Se contentus est sapiens. Hoc, mi Lucili, perperam plerique interpretantur : sapientem undique submovent, et intra cutem suam cogunt; distinguendum est autem, quid et quatenus vox ista promittat : se contentus est sapiens, ad beate vivendum, non ad vivendum; ad hoc enim multis illi rebus opus est; ad illud tantum animo sano, et erecto, et despiciente fortunam. 12. Volo tibi Chrysippi quoque distinctionem indicare; ait « sapientem nulla re indigere, et tamen multis illi rebus opus esse : contra, stulto nulla re opus est, nulla enim re scit uti, sed omnibus eget. » Sapienti et manibus, et oculis, et multis ad quotidianum usum necessariis opus est, eget nulla re : egere enim, necessitatis est, nihil autem necesse sapienti est. Ergo, quamvis se ipso contentus sit, amicis illi opus est : hos cupit habere quam plurimos, non ut beate vivat; vivet enim

18. *Affectus*. On vient de comparer l'amour à l'amitié, et de remarquer que le premier est désintéressé; l'auteur conclut : « L'amitié, qui a une plus noble origine, peut-elle être un sentiment honteux, comme celui qu'on vient d'appeler un trafic, »

19. *Probandum est*. Cette proposition, depuis *immo*, manque dans toutes les éditions antérieures à celle de Haase. Ces mots sont, à la fois, conformes au texte d'un manuscrit, et nécessaires au sens. Le raisonnement est d'ailleurs subtil.

etiam sine amicis beate²⁰. Summum bonum extrinsecus instrumenta non quærit, domi colitur, ex se totum est; incipit fortunæ esse subjectum, si quam partem sui foris quærit. 13. « Qualis tamen futura est vita sapientis, si sine amicis relinquatur in custodiam conjectus, vel in aliqua gente aliena destitutus, vel in navigatione longa retentus, aut in desertum littus ejectus? » qualis et Jovis, quum resolutum mundo, et dis in unum confusis, paulisper cessante natura, acquiescit sibi cogitationibus suis traditus²¹; 14. tale quiddam sapiens facit : in se reconditur, secum est; quamdiu quidem illi licet suo arbitrio res suas ordinare, se contentus est; et ducit uxorem se contentus; et liberos tollit²², se contentus, et tamen non viveret, si foret sine homine victurus. Ad amicitiam fert illum nulla utilitas sua, sed naturalis irritatio : nam ut aliarum nobis rerum innata dulcedo est, sic amicitia appetitio et societatis; quomodo solitudo in odium est, 15. quomodo hominem homini natura conciliat, sic inest huic quoque rei stimulus, qui nos amicitiarum appetentes faciat²³. Nihilominus quum sit amicorum amantissimus, quum illos sibi comparet, sæpe præferat²⁴, omne intra se bonum terminabit, et dicet quod Stilpon ille dixit, Stilpon quem Epicuri epistola insequitur : hic enim capta patria, amissis liberis, amissa uxore, quum ex incendio publico solus, et tamen beatus exiret, interroganti Demetrio, cui cognomen ab exitio urbium Poliorcetes fuit, « Numquid perdidisset? » « Omnia, inquit, bona mea mecum²⁵ sunt. » 16. Ecce vir fortis ac strenuus, ipsam hostis sui victoriam vicit! « Nihil, inquit, perdidit! » dubitare illum coëgit, an vicisset. « Om-

20. *Beate*. Le commentaire que Sénèque ajoute à la pensée de Chrysippe est un paradoxe : il semble, au contraire, que l'amitié est plus nécessaire au bonheur de la vie qu'à la vie elle-même.

21. *Traditus*. Allusion à la doctrine de quelques stoïciens qui admettent la destruction et le renouvellement successifs de l'univers.

22. *Tollit*. Epicure, peut-être plus connu de Sénèque que les autres stoïciens dont il se dit le disciple, pense

de même : « Que le sage ne doit pas se marier ni avoir d'enfants; mais que, vu les nécessités de la vie, il se mariera peut-être. » (DIOGÈNE LAERCE, x, 26.)

23. *Faciât*. Le texte de cette phrase souvent remanié, paraît altéré; le sens n'en est pas douteux.

24. *Præferat*. Suppléez *sibi*.

25. *Mecum*. Ce mot a été attribué à plusieurs sages de l'antiquité, notamment à Bias.

nia mea mecum sunt », id est : justitia, virtus, temperantia, prudentia ²⁶, hoc ipsum ²⁷, nihil bonum putare quod eripi possit. Miramur animalia quædam, quæ per medios ignes sine noxa corporum transeunt : quanto hic mirabilior vir, qui per ferrum et ruinas et ignes, illæsus et indemnis evasit? 17. Vides, quanto facilius sit totam gentem, quam unum virum vincere? Hæc vox illi est communis cum Stoico; æque et hic intacta bona per concrematas urbes fert : se enim ipso contentus est, hoc felicitatem suam sine designat. Ne existimes nos solos generosa verba jactare : et ipse Stilponis objurgator Epicurus similem illi vocem emisit, quam tu boni consule, etiamsi hunc diem jam expunxi. 18. « Si cui inquit, sua non videntur amplissima, licet totius mundi dominus sit, tamen miser est; » vel si hoc modo tibi melius enuntiari videtur (id enim agendum, ut non verbis serviamus, sed sensibus) : « miser est, qui se non beatissimum judicat, licet imperet mundo. » Ut scias autem hos sensus communes esse, natura scilicet dictante, apud poëtam comicum invenies :

Non est beatus, esse se qui non putat.

19. Quid enim refert, qualis status tuus sit, si tibi videtur malus? « Quid ergo? inquis, si beatum se dixerit ille turpiter dives, et ille multorum dominus, sed plurium servus, beatus sua sententia fiet? » Non quid dicat, sed quid sentiat, refert, nec quid uno die sentiat, sed quid assidue; non est autem quod verearis, ne ad indignum res tanta perveniat : nisi sapienti sua non placent; omnis stultitia laborat fastidio sui. Vale.

26. *Prudentia*. Les mots *justitia*, etc., désignent les quatre vertus cardinales: *virtus* équivaut à *fortido*.

27. *Hoc ipsum*. Cette pensée elle-même, à savoir, que ce qui peut nous être ôté n'est pas un bien.

28. *Expunxi*. Fais-en ton profit, bien que j'aie déjà payé ma dette quotidienne, c'est-à-dire, bien que je l'aie déjà cité la maxime que je te dois à chaque lettre, celle d'Hécaton reproduite au commencement

EPISTOLA X

La solitude, recommandée dans les lettres précédentes, n'est pas bonne pour tout le monde ; il est des gens qu'il est dangereux de laisser à eux-mêmes. Lucilius est d'un caractère assez ferme pour qu'il puisse se livrer à ses propres pensées : il n'en confiera de mauvaises ni aux hommes ni à Dieu.

Sic est, non muto sententiam : fuge multitudinem, fuge paucitatem, fuge etiam unum ; non habeo cum quo te communicatum velim, et vide quod iudicium meum habeas ¹, audeo te tibi credere. Crates ², ut aiunt, hujus ipsius Stilbonis auditor, cujus mentionem priori epistola feci, quum vidisset adolescentulum secreto ambulantiem, interrogavit, quid illic solus faceret ? « Mecum, inquit, loquor : » — cui Crates : « Cave, inquit, rogo, et diligenter attende, ne cum homine malo loquaris ! » 2. Lugentem timentemque custodire solemus, ne solitudine male utatur ; nemo est ex imprudentibus ³, qui relinqui sibi debeat ; tunc mala consilia agitant ; tunc aut aliis, aut ipsis futura pericula struunt ; tunc cupiditates improbas ordinant ; tunc quidquid aut metu aut pudore celabat animus exponit ; tunc audaciam acuit, libidinem irritat, iracundiam instigat, denique, quod unum solitudo habet commodum, nihil ulli committere, non timere indicem, perit stulto : ipse se prodit. 3. Vide itaque quid de te sperem, immo quid spondeam mihi ; spes enim incerti boni nomen est : non invenio cum quo te malim esse, quam tecum. Repeto memoria, quam magno animo quædam verba projeceris, quanti roboris plena ; gratulatus sum protinus mihi, et dixi : « Non a summis labris ista venerunt ; habent hæ voces fundamentum ; iste homo non est unus e populo : ad salutem spectat ⁴. » 4. Sic loquere, sic vive : vide ne te ulla res deprimat. Votorum tuorum

LETTRE X. — 1. *Habeas*. Les éditions anciennes portent : *Et vide quo iudicium meum abeat ; tibi hæreas*. Cette leçon se trouve heureusement corrigée d'après les manuscrits.

2. Cratès, philosophe cynique qui

fut l'élève de Diogène, et le premier maître de Zénon.

3. *Imprudentibus*. Ceux qui ne sont pas encore parvenus à la sagesse.

4. *Salutem*. On peut remarquer que le langage stoïcien est ici presque conforme à celui des chrétiens.

veterum licet diis gratiam facias; alia de integro suscipe: roga bonam mentem, bonam valetudinem animi, deinde tunc corporis. Quidni tu ista vota sæpe facias? audacter Deum roga; nihil illum de alieno rogaturus es.

Sed ut more meo cum aliquo munusculo epistolam mittam, verum est quod apud Athenodorum ⁵ inveni: 5. « Tunc scito te esse omnibus cupiditatibus solutum, quum eo perveneris, ut nihil Deum roges, nisi quod rogare possis palam. » Nunc enim quanta dementia est hominum! Turpissima vota diis insusurrant; si quis admoverit aurem, conticescent, et quod scire hominem nolunt, Deo narrant. Vide ergo ne hoc præcipi salubriter possit: « Sic vive cum hominibus, tamquam Deus videat: sic loquere cum Deo; tamquam homines audiant. » Vale.

EPISTOLA XI

Dissertation sur l'expression naturelle de certains sentiments par la rougeur qui monte au visage: elle est naturelle, et nulle volonté ne peut ni la provoquer ni la faire disparaître: le sage lui-même ne se déshabitue pas de rougir. Précepte de conduite: s'imaginer qu'on est toujours en présence d'un homme de bien qui voit toutes nos actions et connaît toutes nos pensées.

Locutus est mecum amicus tuus bonæ indolis: in quo quantum esset animi, quantum ingenii, quantum jam etiam profectus ¹, sermo primus ostendit: dedit nobis gustum, ad quem respondebit; non enim ex præparato locutus est, sed subito deprehensus: ubi se colligebat, verecundiam ², bonum in adolescente signum, vix potuit excutere; adeo illi ex alto suffusus est rubor ³! Hic ⁴ illum, quantum suspicor, etiam quum se confirmaverit, et omnibus vitiis exuerit,

5. *Athenodorum*. C'est le nom de deux obscurs philosophes de l'école stoïcienne dont l'un fut l'ami de Caton le jeune, et l'autre donna des leçons à Auguste. Il est difficile de dire quel est celui des deux qui est cité dans ce passage.

grès moral; *proficere*, dans le langage de Sénèque, marque les résultats du perfectionnement de la volonté.

2. *Verecundiam*. La timidité, l'embarras qui accompagne la modestie.

3. *Rubor*. La rougeur répandue sur son visage venait du fond du cœur, d'un sentiment profond.

4. *Hic*. Suppléez *rubor*.

LETRE XI. — 1. *Profectus*. Le pro-

sapientem ⁵ quoque sequetur. 2. Nulla enim sapientia naturalia corporis aut animi vitia ponuntur ⁶; quidquid infixum et ingentum est lenitur arte, non vincitur. Quibusdam etiam constantissimis in conspectu populi sudor erumpit, non aliter quam fatigatis et æstuantibus solet; quibusdam tremunt genua dicturis; quorumdam dentes colliduntur, lingua titubat, labra concurrunt; hæc nec disciplina, nec usus unquam excutit, sed natura vim suam exercet, et illo vitio sui etiam robustissimos admonet. 3. Inter hæc esse et ruborem scio, qui gravissimis quoque viris subitus affunditur; magis quidem in juvenibus apparet, quibus et plus caloris est, et tenera frons: nihilominus veteranos et senes tangit. Quidam nunquam magis, quam quum erubuerint, timendi sunt, quasi omnem verecundiam effuderint. Sulla tunc erat violentissimus, quum faciem ejus sanguis invaserat ⁷; nihil erat mollius ore Pompeii: nunquam non coram pluribus rubuit, utique in concionibus; Fabianum ⁸ quum in Senatum testis esset inductus, erubuisse memini, et hic illum mire pudor decuit. Non accidit hoc ab infirmitate mentis, sed a novitate rei quæ inexercitatos, etiam si non concutit, movet, naturali in hoc facilitate corporis pronos; nam ut quidam boni ⁹ sanguinis sunt, ita quidam incitati et mobilis, et cito in os prodeuntis. 4. Hæc, ut dixi, nulla sapientia abigit: alioquin haberet rerum naturam sub imperio, si omnia eraderet vitia. Quæcunque attribuit conditio nascendi, et corporis temperatura ¹⁰, quum multum se diuque animus composuerit, hærebunt. Nihil horum vitari potest, non magis quam arcessi. 5. Artifices scenici, qui imitantur affectus, qui metum et trepidationem exprimunt, qui tristitiam repræsentant, hoc indicio imitantur verecundiam: dejiciunt vultum, verba submitunt, figunt in ter-

5. *Sapientem*. Même quand il sera devenu sage.

6. *Ponuntur*. Dans le sens de *deponuntur*: il n'y a pas de sagesse qui fasse disparaître les défauts naturels du corps ou de l'âme. Le mot *vitia* n'a pas ici son acception la plus fâcheuse.

7. *Invaserat*. Sénèque semble confondre la rougeur de la timidité avec celle de la colère.

8. Fabianus Papius, personnage consulaire, orateur et philosophe, ami de Sénèque, qui a fait son éloge en plusieurs passages, surtout dans la lettre c.

9. *Boni*. Il est probable que Sénèque n'a pas écrit ce mot, mais plutôt un autre exprimant l'idée contraire à celle de *mobilis et incitati*, un sang moins chaud, plus calme.

10. *Temperatura*. Le tempérament.

ram oculos, et deprimunt; ruborem sibi exprimere non possunt : nec prohibetur hic, nec adducitur. Nihil adversus hæc sapientia promittit, nihil proficit : sui juris sunt, injussa veniunt, injussa discedunt.

6. Jam clausulam epistola poscit : accipe, et quidem utilem et salutarem, quam te affigere animo volo : « Aliquis vir bonus nobis eligendus est, ac semper ante oculos habendus, ut sic tamquam illo spectante vivamus, et omnia tamquam illo vidente faciamus. » Hoc, mi Lucili, Epicurus præcepit ; custodem nobis et pædagogum dedit nec immerito : magna pars peccatorum tollitur, si peccaturis testis adsistat. Aliquem habeat animus, quem vereatur, cujus auctoritate etiam secretum suum sanctius faciat ¹¹. O felicem illum, qui non præsens tantum, sed etiam cogitatus emendat ! 7. O felicem qui sic aliquem vereri potest, ut ad memoriam quoque ejus se componat atque ordinet ! Qui sic aliquem vereri potest, cito erit verendus. Elige itaque Catonem ; si hic videtur tibi nimis rigidus, elige remissioris animi virum Lælium : elige eum, cujus tibi placuit et vita et oratio et ipse animum ante se ferens vultus ¹² ; illum tibi semper ostende, vel custodem, vel exemplum. Opus est, inquam, aliquo, ad quem mores nostri se ipsi exigant ; nisi ad regulam, prava non corriges. Vale.

EPISTOLA XII

Sénèque s'aperçoit qu'il vieillit : la villa qu'il a bâtie, les arbres qu'il a plantés sont déjà vieux. Après tout la vieillesse a ses charmes, et à tous les moments de la vie, comme à cet âge, on vit au jour le jour. — Si la vie est intolérable, rien n'oblige à y rester.

Quocunque me verti ¹, argumenta senectutis meæ video.

11. *Faciât*. Ce précepte, bien qu'il vienne d'Epicure, est d'une haute valeur ; le christianisme a substitué à l'idée de l'honnête homme, pris pour témoin et modèle, celle de Dieu toujours présent.

12. *Vultus*. Et même la figure qui est l'expression de l'âme. Les éditeurs

antérieurs écrivent : *Et ipsius animum te ferens et vultus*. Leçon qui est à peine intelligible.

LETTRE XII. — 1. *Verti*. Les anciens éditeurs écrivent *verto*, qu'on préférerait.

Veneram in suburbanum meum, et querebar de impensis ædificii dilabentis; ait villicus, non esse negligentiae suæ vitium; omnia se facere, sed villam veterem esse. Hæc villa inter manus meas crevit; quid mihi futurum est, si jam putrida sunt ætatis meæ saxa? Iratus illi, proximam stomachandi occasionem arripio: « Apparet, inquam, has platanos negligi; nullas habent frondes: quam nodosi sunt, et retorridi rami, quam tristes et squalidi trunci! 2. Hoc non accideret, si quis has circumfoderet, si irrigaret. » Jurat per genium meum, se omnia facere, in nulla re cessare curam suam, sed illas vetulas esse. Quod intra nos sit, ego illas posueram, ego illarum primum videram folium. Conversus ad januam: « Quis est, inquam, iste decrepitus, et merito ad ostium admotus? foras enim spectat²; unde istunc nactus es? quid te delectavit, alienum mortuum tollere? » 3. At ille: « Non cognoscis me? inquit, ego sum Felicio, cui solebas sigillaria afferre, ego sum Philositi villici filius, deliciolum tuum. » — « Perfecte, inquam, iste delirat. Populus etiam delictum meum factus est! Prorsus potest fieri; dentes illi quum maxime cadunt³. » 4

Debeo hoc suburbano meo, quod mihi senectus mea, quocumque adverteram, apparuit. Complectamur illam, et amemus: plena est voluptatis, si illa scias uti. 4. Gratis-sima sunt poma, quum fugiunt, pueritiæ maximus in exitu decor est, deditos vino potatio extrema delectat, illa quæ mergit, quæ ebrietati summam manum imponit. Quod in se jucundissimum omnis voluptas habet, in finem sui dif-fert: jucundissima est ætas devexa jam, non tamen præ-cept⁴; et illam quoque in extrema regula stantem, judico habere suas voluptates; aut hoc ipsum succedit in locum voluptatum, nullis egere: 5. Quam dulce est, cupiditates fatigasse ac reliquisse⁵! « Molestum est, inquis, mortem ante oculos habere. » — Primum, ista tam juveni ante

2. *Spectat*. Il est tourné vers le dehors, il est près de passer le seuil pour toujours, comme les morts.

3. *Cadunt*. Allusion à la seconde dentition des enfants.

4. *Præcept*. Le moment de la vie où

l'on descend la pente, sans que pourtant le précipice soit tout proche.

5. *Reliquisse*. Sénèque se souvient sans doute du *de Senectute* de Cicéron, qui a longuement développé ces pensées, plus ingénieuses que vraiment solides.

oculos debet esse, quam seni; non enim citamur ex censu⁶; deinde nemo tam senex est, ut improbe unum diem speret; unus autem dies gradus est vitæ; tota ætas partibus constat, et orbes habet circumductos majores minoribus; 6. est aliquis, qui omnes complectatur et cingat; hic pertinet a natali ad diem extremum; est alter, qui annos adolescentiæ excludit⁷; est qui totam pueritiam ambitu suo adstringit; est deinde ipse annus, in se omnia continens tempora, quorum multiplicatione vita componitur; mensis arctiore præcingitur circulo; angustissimum habet dies gyrum: sed et hic ab initio ad exitum venit, ab ortu ad occasum. Ideo Heraclitus, cui cognomen fecit orationis obscuritas⁸: « Unus, inquit, dies par omni est. » 7. Hoc alius aliter accepit⁹: dixit enim parem esse horis, nec mentitur; nam si dies est tempus viginti quatuor horarum, necesse est omnes inter se dies pares esse, quia nox habet quod dies perdidit. Alius ait, parem esse unum diem omnibus similitudine: nihil enim habet longissimi temporis spatium, quod non in uno die invenias, lucem et noctem, et [in] alternas mundi vices¹⁰; plura facit ista, non alia, alias contractior, alias productior¹¹. Itaque sic ordinandus est dies omnis, tamquam cogat agmen, et consummet atque expleat vitam. 8. Pacuvius, qui Syriam usu suam fecit¹², quum vino et illis funebribus epulis sibi parentaverat, sic in cubiculum ferebatur a cœna, ut inter plausus exoletorum hoc ad symphoniam caneretur: Βεβίωται, βεβίωται; nullo non se die extulit¹³. Hoc quod ille ex mala conscientia faciebat, nos ex bona faciamus, et in somnum ituri læti hilaresque dicamus:

Vixi, et, quem dederat cursum fortuna, peregi¹⁴.

6. *Ex censu*. Nous dirions: d'après notre acte de naissance.

7. *Excludit*. Il sépare ces années de toutes les autres.

8. *Obscuritas*. Héraclite était surnommé *αἰσθητός*, l'obscur, mot que les anciens éditeurs ont inséré dans le texte sous cette forme, *scotinon*.

9. *Accepit*. La pensée d'Héraclite est différente, suivant qu'on interprète le mot *par*: tous les jours sont égaux, ou tous les jours se ressemblent.

10. *Vices*. La préposition *in* ne peut

être qu'une interpolation: elle se trouve pourtant dans les manuscrits.

11. *Contractior*. Le sens exigerait que *spatium* fût le sujet de cette proposition; la grammaire s'y oppose, et impose *dies*; toute la phrase paraît avoir été altérée.

12. Ce Pacuvius est un proconsul célèbre par ses concussions en Syrie, et par ses débauches.

13. *Extulit*. Il n'y eut pas de jour où il ne se fit des funérailles.

14. *Peregi*. *Enéide*, l. IV, 653.

Crastinum si adjecerit Deus, læti recipiamus. 9. Ille beatissimus est et securus sui possessor, qui crastinum sine sollicitudine expectat. Quisquis dixit : « Vixi, » quotidie ad lucrum surgit ¹⁵.

Sed jam debeo epistolam includere. « Sic, inquis, sine ullo ad me peculio veniet? » Noli timere : aliquid secum fert; quare aliquid dixi? multum. Quid enim hac voce præclarius, quam illi trado ad te perferendam? 10. « Malum est in necessitate vivere; sed in necessitate vivere, necessitas nulla est. » Quidni nulla sit? Patent undique ad libertatem viæ multæ, breves, faciles ¹⁶; agamus Deo gratias, quod nemo in vita teneri potest; calcare ipsas necessitates licet. « Epicurus, inquis, dixit; quid tibi cum alieno ¹⁷? » Quod verum est, meum est; perseverabo Epicurum tibi ingerere : ut isti qui in verba jurant, nec quid dicatur æstiment, sed a quo, sciant, quæ optima sunt esse communia ¹⁸. Vale.

EPISTOLA XIII

Exhortation contre les douleurs imaginaires et surtout contre celles de la crainte : ne pas prendre les autres pour juges de ce qu'on a à supporter ou à redouter; ne pas croire trop facilement aux malheurs futurs, qui peut-être n'arriveront jamais; ne pas se livrer aux écarts de l'imagination qui forge des événements terribles; mettre en balance l'espérance avec la crainte, et si la dernière l'emporte s'en tenir cependant à la première. Mieux vaudrait pourtant envisager bravement l'avenir, et se résoudre à tout ce qu'il peut réserver. Ce dernier conseil, à peine ébauché, est la seule trace de stoïcisme qu'on trouve dans cette lettre : pour le reste elle est inspirée d'un épicurisme assez frivole, qui cherche des recettes contre le chagrin.

Multum tibi esse animi scio; nam etiam antequam instrueres te præceptis salutaribus et dura vincentibus, satis adversus fortunam placebas tibi ¹, et multo magis, post-

15. *Surgit*. Ce sont presque les expressions d'Horace, *lucro appone*. *Odes*, l. 1^{er}, VIII.

16. *Faciles*. Doctrine stoïcienne et à la fois épicurienne. Le suicide est permis, ou même ordonné, quand il est une « sortie justifiée par la raison. »

17. *Alieno*. C'est Epicure qui a pro-

noncé cette parole : « Que peut-il y avoir de commun entre toi et un philosophe d'une école opposée. »

18. *Communia*. Sénèque prend son bien partout où il le trouve, et pratique l'éclectisme en morale.

LETTRE XIII. — 1. *Placebas tibi*. Tu suffisais par toi-même à la lutte.

quam cum illa conseruisti manum, viresque expertus es tuas; quæ² nunquam certam dare fiduciam sui possunt, nisi quum multæ difficultates hinc et illinc apparuerunt, aliquando vero et propius accesserunt. Sic verus ille animus, et in alienum non venturus arbitrium, probatur; hæc ejus obrussa est. 2. Non potest athleta magnos spiritus ad certamen afferre, qui nunquam suggillatus est³: ille qui vidit sanguinem suum, cujus dentes crepuere sub pugno, ille qui supplantatus adversarium toto tulit corpore, nec projecit animum projectus, qui quoties cecidit contumacior resurrexit, cum magna spe descendit ad pugnam. 3. Ergo, ut similitudinem istam prosequar, sæpe jam fortuna supra te fuit, nec tamen tradidisti te, sed subsiluisti, et acrior constitisti; multum enim adjicit sibi virtus lacessita. Tamen si tibi videtur, accipe a me auxilia, quibus munire te possis. Plura sunt, Lucili, quæ nos terrent, quam quæ premunt: et sæpius opinione quam re laboramus. Non loquor tecum Stoica lingua, sed hac submissiore⁴; nos enim dicimus, omnia ista quæ gemitus mugitusque exprimunt, levia esse, et contemnenda; 4. Omittamus⁵ hæc magna verba, sed, dii boni, vera! Illud tibi præcipio, ne sis miser ante tempus, quum illa, quæ velut imminetia expavisti, fortasse nunquam ventura sint, certe nondum venerint. Quædam ergo nos magis torquent, quam debent: quædam ante torquent, quam debent: quædam torquent, quum omnino non debeant; aut augemus dolorem, aut fingimus, aut præcipimus⁶. 5. Primum illud, quia res in controversia est, et litem contestatam habemus, in præsentia⁷ differatur. Quod ego leve dixero, tu gravissimum esse contendes; scio alios

2. *Quæ*. Supplétez *vires*.

3. *Suggillatus*. Contusionné, frappé sous l'œil, suivant l'étymologie indiquée par Festus, *sub cilio*.

4. *Submissiore*. Ce n'est pas le langage des stoïciens, mais celui du commun des hommes, peut-être même des épicuriens, qui est moins ferme.

5. *Omittamus*. Sénèque ne veut pas traiter la question comme le ferait un stoïcien, et de fait, dans toute cette lettre, il n'oppose guère à la douleur que les arguments d'un épicurien.

6. *Præcipimus*. Nous la devançons, nous en souffrons avant qu'elle nous atteigne.

7. *Præsentia*. Pour le moment. La première proposition, à savoir, que notre imagination est la cause principale de nos douleurs, est une thèse stoïcienne. Sénèque la néglige, quant à présent, parce qu'elle est contestée, *in controversia*, par les écoles opposées. Il est à croire que les recettes qu'il propose contre la douleur ne seraient admises d'aucun stoïcien.

inter flagella ridere, alios gemere sub colapho. Postea videbimus utrum ista suis viribus valeant, an imbecillitate nostra.

Illud præsta mihi, ut quoties circumsteterint, qui tibi te miserum esse persuadeant, non quid audias, sed quid sentias, cogites, 6. et cum patientia tua deliberes ⁸, ac te ipse interroges, qui tua optime nosti : quid est quare isti me complerent? quid est quod trepident, quod contagium quoque mei timeant, quasi transilire calamitas possit? Est aliquid istic mali, an res ista magis infamis ⁹ est quam mala? Ipse te interroga : numquid sine causa crucior, et mœreo, et quod non est malum, facio ¹⁰? « Quomodo, inquis, intelligam, vana sint, an vera, quibus angor? » 7. Accipe hujus rei regulam : aut præsentibus torquemur, aut futuris, aut utrisque. De præsentibus facile est iudicium : si corpus tuum liberum est, sanum est, nec ullus ex injuria dolor est, videbimus quid futurum sit; hodie nihil negotii habet. At enim futurum est. Primum dispice, an certa argumenta sint venturi mali; plerumque enim suspicionibus ¹¹ laboramus, et illudit nobis illa, quæ conficere bellum solet, fama, multo autem magis singulos conficit ¹². 8. Ita est, mi Lucili : cito accedimus opinioni, non coarquivimus illa, quæ nos in metum adducunt, nec executimus; sed trepidamus et sic vertimus terga, quemadmodum illi, quos pulvis motus fuga pecorum, exiit castris, aut quos aliqua fabula sine auctore sparsa conterruit. Nescio quomodo magis vana perturbant : vera enim modum suum habent; quidquid ex incerto venit, conjecturæ et licentiæ paventis animi traditur. 8. Nulli itaque tam perniciosi, tam irrevocabiles, quam lymphatici metus sunt : ceteri enim sine ratione, hi sine mente sunt. Inquiramus itaque

8. *Deliberes*. Consulte l'effet que les choses produisent sur toi, ta capacité de les supporter, *patientia*, et non les opinions de ceux qui te plaignent.

9. *Infamis*. Cette chose n'a-t-elle pas plutôt mauvais renom qu'elle n'est mauvaise en réalité.

10. *Facio*, Suppléer *malum*,

11. *Suspicionibus*. Ses appréhensions.

12. *Conficit*. L'opinion, ce qu'on appelle aujourd'hui le moral des soldats, *fama*, met en déroute des armées, et a plus facilement raison des individus. Tite-Live, qui emploie la même expression : *fama conficit bellum*, explique le mot par ces deux autres : *spes* et *metus*. (XXVII, 47.)

in rem diligenter : verisimile est, aliquid futurum mali ? Non statim verum est ; quam multa non exspectata venerunt, quam multa exspectata nunquam comparuerunt ! Etiam si futurum est, quid juvat dolori suo occurrere ? Satis cito dolebis, quum venerit ; interim tibi meliora promitte. Quid facies lucri ? tempus ¹³ ; 10. multa intervenient, quibus vicinum periculum et prope admotum aut subsistat, aut desinat, aut in alienum caput transeat ; incendium ad fugam patuit ; quosdam molliter ruina deposuit ; aliquando gladius ab ipsa cervice revocatus est ; aliquis carnifici suo superstes fuit. Habet etiam mala fortuna levitatem ; fortasse erit, fortasse non erit ; interim non est ; meliora propone. 11. Nonnunquam nullis apparentibus signis, quæ mali aliquid pronuntient, animus sibi falsas imagines fingit, aut verbum aliquod dubiæ significationis detorquet in pejus, aut majorem sibi offensam ¹⁴ proponit alicujus, quam est, et cogitat, non quantum iratus ille sit, sed quantum liceat irato. Nulla autem causa vitæ est, nullus miseriarum modus, si timeatur quantum potest. Hic prudentia prosit, hic robore animi evidentem quoque metum respue : si minus, vitio vitium repelle, spe metum tempera ; 12. nihil tam certum est ex his quæ timentur, ut non certius sit, et formidata subsidere, et sperata decipere. Ergo spem ac metum examina : et quoties incerta erunt omnia, tibi fave, crede quod mavis ; si plures habes sententias metus ¹⁵, nihilominus in hanc partem potius inclina, et perturbare te desine ; ac subinde hoc in animo volve, majorem partem mortalium, quum illi nec sit quidquam mali, nec pro certo futurum sit, æstunare ac discurrere. 13. Nemo enim resistit sibi, quum cœpit impelli, nec timorem suum redigit ad verum ; nemo dicit : « vanus auctor est, hæc aut finxit aut credidit. » Damus nos rei ferendos ¹⁶, expavescimus dubia pro certis, non servamus modum rerum ; statim in timorem venit

13. *Tempus*. Cette morale ressemble plus à celle d'Horace (ode ix, l. 1^{er}) qu'à celle de Zénon.

14. *Offensam*. Inimitié, colère.

15. *Metus*. Si les raisons de craindre sont plus nombreuses que celles d'es-

pérer. L'expression *habere sententias metus* paraît d'une latinité suspecte.

16. *Ferendos*. D'autres éditeurs, au lieu de *rei ferendos*, qui d'ailleurs n'est pas très satisfaisant, écrivent *referentibus* : « Nous nous livrons à tous ceux qui nous font des rapports. »

scrupulus. Pudet me sic tecum loqui, et tam lenibus remediis te focillare ¹⁷; 14. alius dicat: fortasse hoc non veniet; tu dic, Quid porro, si veniet? videbimus uter vincat: fortasse pro me venit, et mors ipsa vitam honestabit; cicuta magnum Socratem confecit ¹⁸; Catoni gladium assertorem libertatis extorque, magnam partem detraxeris gloriæ. Nimum diu te cohortor, quum tibi admonitione magis, quam exhortatione opus sit; non in diversum te a natura tua ducimus: natus es ad ista quæ dicimus; 15. eo magis bonum tuum auge, et exorna.

Sed jam finem epistolæ faciam, si illi signum suum impressero, id est, aliquam magnificam vocem perferendam ad te mandavero. « Inter cetera mala, hoc quoque habet stultitia proprium, semper incipit vivere. » Considera quid vox ista significet, Lucili virorum optime, et intelliges quam fœda sit hominum levitas, quotidie novæ vitæ fundamenta ponentium, novas spes etiam in exitu inchoantium. 16. Circumspice tecum singulos: occurrent tibi senes, qui se quum maxime ad ambitionem, ad peregrinationes, ad negotiandum parent; quid est turpius, quam senex vivere incipiens ¹⁹.? Non adjicerem auctorem huic voci, nisi esset secretior ²⁰, nec inter vulgata Epicuri dicta, quæ mihi et laudare, et adoptare permisi. Vale ²¹.

EPISTOLA XIV

Quels sont nos devoirs envers notre corps? Ne le traiter ni en maître ni en ennemi; éviter ce qui peut lui nuire. Les dangers qui le menacent sont la pauvreté, la maladie, et les violences des hommes puissants. Ces dernières sont plus redoutables parce qu'elles réveillent l'idée des supplices

17. *Focillare*. Sénèque semble comprendre que ces recettes sont à la fois peu efficaces et peu dignes d'un philosophe. Au lieu de *lenibus*, on lit parfois *levibus*.

18. *Confecit*. Le plus récent éditeur tient ce verbe pour suspect, et préfère lire: *fecit*.

19. *Incipiens*. Un vieillard qui commence à vivre. La maxime est emprun-

tée à Publius Syrus.

20. *Secretior*. Ce passage donne à penser que Sénèque avait en mains des écrits d'Epicure, que le public ne connaissait pas.

21. Cette lettre, la treizième du recueil, est la première du deuxième livre dans les éditions qui ont adopté la division en vingt livres des cent vingt-quatre lettres à Lucilius.

les plus affreux ; pour s'en préserver il faut vivre prudemment, ne se faire ni craindre ni mépriser. Le culte de la philosophie protège ceux qui s'y livrent, sans les assurer contre tout malheur.

Fateor insitam esse nobis corporis nostri caritatem ; fateor nos hujus gerere tutelam ; non nego indulgendum illi, serviendum nego : multis enim serviet, qui corpori servit, qui pro illo nimium timet, qui ad illud omnia refert. Sic gerere nos debemus, non tamquam propter corpus vivere debeamus, sed tamquam non possimus sine corpore¹. Hujus nos nimius amor timoribus inquietat, sollicitudinibus onerat, contumeliis objicit. 2. Honestum² ei vile est, cui corpus nimis carum est ; agatur ejus diligentissime cura, ita tamen, ut, quum exiget ratio, quum dignitas, quum fides, mittendum in ignes sit. Nihilominus, quantum possumus, evitemus incommoda quoque, non tantum pericula, et in tutum nos reducamus, excogitantes subinde, quibus possint timenda³ depelli ; quorum tria, ni fallor, genera sunt : 3. timetur inopia, timentur morbi, timentur quæ per vim potentioris eveniunt. Ex his omnibus nihil magis nos concutit, quam quod ex aliena potentia impendet ; magno enim strepitu et tumultu venit. Naturalia mala quæ retuli, inopia atque morbus, silentio subeunt, nec oculis, nec auribus quidquam terroris incutiunt ; ingens alterius mali pompa est ; ferrum circa se et ignes habet, et catenas, et turbam ferarum, quam in viscera immittat humana. 4. Cogita hoc loco carcerem, et cruces, et equuleos, et uncum, et adactum per medium hominem, qui per os emergeret, stipitem, et distracta in diversum actis curribus membra, illam tunicam, alimentis ignium et illitam et intextam, et quidquid aliud, præter hæc, commenta sævitia est⁴. Non est itaque mirum, si maximus hujus rei timor est, cujus et varietas magna, et apparatus terribilis est ; 5. nam quemadmodum

LETRE XIV. — 1. *Corpore*. Les stoïciens, dont Sénèque exprime cette fois assez fidèlement la doctrine, différaient en ce point des cyniques, et gardaient un juste milieu entre le sensualisme et l'ascétisme.

2. *Honestum*. Le bien moral, le vrai but de l'existence.

3. *Timenda*. Non pas tous les objets

à craindre, mais seulement ceux qui menacent le corps.

4. *Sævitia*. Ces inventions cruelles, qui, sous des lois justes, ne sont un objet de terreur que pour les grands coupables, deviennent dans l'imagination de Sénèque, qui vit sous un pouvoir absolu, la première de toutes les épouvantes.

plus agit tortor, quo plura instrumenta doloris exposuit (specie enim vincuntur, qui patientia⁵ restitissent) : ita ex his, quæ animos nostros subigunt et domant, plus proficiunt quæ habent quod ostendant. Illæ pestes non minus graves sunt, famem dico et sitim, et præcordiorum suppurationes⁶, et febrem viscera ipsa torrentem; sed latent, nihil habent quod intentent, quod præferant : hæc, ut magna bella⁷, adspectu paratuque vicerunt. Demus itaque operam, abstineamus offensis⁸. 6. Interdum populus est quem timere debeamus; interdum, si ea civitatis disciplina est, ut plurima per senatum transigantur, gratiosi in eo viri; interdum singuli, quibus potestas populi et in populum⁹ data est. Hos omnes amicos habere, operosum est; satis est inimicos non habere. Itaque sapiens nunquam potentium iras provocabit; immo declinabit, non aliter quam in navigando procellam. 7. Quum peteres Siciliam, trajecisti fretum; temerarius gubernator contempsit austri minas (ille est enim, qui Siculum pelagus exasperet, et in vertices cogat), non sinistrum petit littus, sed id, quo propior Charybdis¹⁰ mæria convolvit. At ille cautior peritos locorum rogat, qui æstus sit¹¹, quæ signa dent nubes, et longe ab illa regione verticibus infami cursum tenet. Idem facit sapiens : nocituram potentiam vitat, hoc primum cavens, nè vitare videatur; 8. pars enim securitatis et in hoc est, non ex professo eam¹² petere, quia quæ quis fugit, damnat¹³.

5. *Patientia*. Ceux qui auraient trouvé en eux la force de résister, succombent à la vue de ces appareils de torture. Quelques éditeurs écrivent *patientia*, qui peut aussi s'entendre.

6. *Suppurationes*. Les maladies de poitrine, la phthisie.

7. *Bella*. Les grands appareils militaires. *Hoc* désigne les causes de terreur dont il a été parlé en premier lieu, celles qui ont pour elles tout un cortège d'images terrifiantes, et qui proviennent de la cruauté des hommes puissants.

8. *Offensis*. « Prenons le soin de ne pas nous faire d'ennemis. » Règle de conduite prudente sous le règne de Néron.

9. *Populum*. Allusion au régime impérial, qui a eu main « la puissance

populaire même contre le peuple. »

10. *Charybdis*. Virgile dit au contraire : *Latus lævum implicata Charybdis obsidet*. Mais il parle d'un navigateur qui part de la Sicile; celui qui vient d'Italie a Charybde à sa droite.

11. *Æstus*. La direction du courant.

12. *Petere*. Si *eam* tient la place de *securitatem*, ou a ce sens : « C'est une partie de la sécurité de ne pas montrer qu'on la recherche. » Si, comme la suite des idées semble plutôt l'indiquer, *eam* est en rapport avec *potentiam*, il faut croire que le texte a été altéré, et lire avec Haase : *Non ex professo eam non petere*, ou, avec un ancien éditeur, *eam fugere*.

13. *Damnat*. Crime fréquent aux

Circumspiciendum ergo nobis est, quomodo a vulgo luti esse possimus. Primum nihil idem concupiscamus; rixa est inter competitores. Deinde nihil habeamus, quod cum magno emolumento insidiantis eripi possit; quam minimum sit in corpore tuo spoliiorum ¹⁴. Nemo ad humanum sanguinem propter ipsum venit, aut admodum pauci: plures computant, quam oderunt; nudum latro transmittit; etiam in obsessa via pauperi pax est. 9. Tria deinde ex præcepto veteri præstanda sunt ut vitentur: odium, invidia, contemptus. Quomodo hoc fiat, sapientia sola monstrabit; difficile enim temperamentum est, verendumque, ne in contemptum nos invidiæ timor transferat; ne, dum calcare nolumus, videamur posse calcari. Multis timendi attulit causas timeri posse ¹⁵. Undique nos reducamus: non minus contemni quam suspici nocet.

10. Ad philosophiam ergo confugiendum est: hæc litteræ non dico apud bonos, sed apud mediocriter malos, infularum loco sunt; nam forensis eloquentia, et quæcumque alia populum movet, adversarium habet; hæc quieta et sui negotii contemni non potest, cui ab omnibus artibus etiam apud pessimos honor est. Nunquam in tantum convalescet nequitia, nunquam sic contra virtutes conjurabitur, ut non philosophiæ nomen venerabile et sacrum maneat ¹⁶. 11. Ceterum philosophia ipsa tranquille modesteque tractanda est. « Quid ergo, inquis, videbitur tibi M. Cato modeste philosophari, qui bellum civile sententia reprimit? qui furentium principum armis medius intervenit? qui aliis Pompeium offendentibus, aliis Cæsarem, simul lacessit duos? » Potest aliquis disputare, an illo tempore capessenda fuerit sapienti respublica ¹⁷. Quid tibi vis, M. Cato? jam non agitur de libertate; olim pessumdata est; quæritur, utrum Cæsar, an

yeux des empereurs, et que Tacite a souvent signalé.

14. *Spoliiorum*. Sénèque a dû plus d'une fois sentir combien il était périlleux d'être riche, et peut-être l'était-il devenu malgré lui. (Voy. l'introduction.)

15. *Posse*. Ce danger d'être craint est opposé au précédent, celui d'être

méprisé; l'opposition n'est marquée par aucun mot.

16. *Maneat*. Cicéron déplore, au contraire, que de son temps le nom de philosophie soit odieux: *Invidiosum nomen philosophiæ*; et Sénèque pense parfois comme lui.

17. *Respublica*. Sénèque, plus que Caton, aurait dû s'adresser cette question.

Pompeius possideat rempublicam; 12. quid tibi cum ista contentione? nullæ partes tuæ sunt : dominus eligitur. Quid tua, uter vincat? Potest melior vincere, non potest non peior esse qui vicerit. Ultimas partes attigi Catonis : sed ne priores quidem anni fuerunt, qui sapientem in illam rapinam reipublicæ admitterent. Quid aliud quam vociferatus est Cato, et misit irritas voces, quum modo per populi levatus manus, et obrutus sputis, et portandus extra forum traheretur, modo e senatu in carcerem duceretur? 13. Sed postea videbimus, an sapienti opera perdenda sit; interim ad hos te¹⁸ voco, qui a republica exclusi, secesserunt ad colendam vitam, et humano generi jura condenda, sine ulla potentioris offensa. Non conturbabit sapiens publicos mores, nec populum in se vitæ novitate convertet. « Quid ergo? utique erit tutus, qui hoc propositum sequetur? » Promittere tibi hoc non magis possum, quam in homine temperanti bonam valetudinem : et tamen facit temperantia bonam valetudinem. 14. Perit aliqua navis in portu : sed quid tu accidere in medio mari credis? Quanto huic periculum paratius foret multa agenti molientique, cui ne otium quidem tutum est? Pereunt aliquando innocentes : quis negat? nocentes tamen sæpius. Ars ei constat¹⁹, qui per ornamenta percussus est. Denique consilium, omnium rerum sapiens, non exitum, spectat. Initia in potestate nostra sunt : de eventu fortuna judicat, cui de me sententiam non do²⁰. « At aliquid vexationis affert, aliquid adversi²¹... Non damnatur latro, quum occidit?

15. Nunc ad quotidianam stipem manum porrigis : aurea te stipe implebo, et quia facta est auri mentio, accipe quemadmodum usus fructusque ejus tibi esse gratior possit. « Is maxime divitiis fruitur, qui minime divitiis indiget. »

18. *Te voco*. Entre ces deux mots, on lit dans les manuscrits : *stoicos*, que l'on regarde comme une interpolation d'un copiste. Il est douteux qu'il soit ici question des stoïciens.

19. *Constat*. Son habileté reste entière, sa science de l'escrime n'est pas compromise.

20. *Non do*. « La fortune juge du

succès, je ne lui donne pas le droit de juger de moi. »

21. *Occidit*. Il est à présumer qu'entre ces deux phrases, qui paraissent incohérentes, il y a quelque lacune. Quelques éditeurs écrivent : *damnat* au lieu de *damnatur*. Lagrange traduit d'après cette leçon : « Un voleur qui m'assassine est-il un juge qui me condamne. »

— « Ede, inquis, auctorem. » Ut scias quam benigni simus, propositum est aliena laudare : Epicuri est, aut Metrodori, aut alicujus ex illa officina; et quid interest, quis dixerit? omnibus dixit. 16. Qui eget divitiis, timet pro illis : nemo autem sollicito bono fruitur; adjicere illis aliquid studet; dum de incremento cogitat, oblitus est usus : rationes accipit, forum conterit, kalendarium versat, fit ex domino procurator. Vale.

EPISTOLA XV

Comment il faut exercer son corps ; distinguer entre la gymnastique qui maintient et développe les forces, et les pratiques des athlètes qui alourdissent l'esprit et portent à l'excès la soif et la faim. Préceptes pour se promener, pour diriger l'émission de la voix. — Conclusion empruntée à Epicure.

Mos antiquis fuit, usque ad meam servatus ætatem, primis epistolæ verbis adjicere : Si vales, bene est : ego valeo. Recte et nos dicimus : Si philosopharis, bene est. Valere autem hoc demum est ; sine hoc æger est animus ; corpus quoque, etiam si magnas habet vires, non aliter quam furiosi aut phrenetici, validum est. Ergo hanc valetudinem præcipue cura, deinde et illam secundam, quæ non magno tibi constabit, si volueris bene valere¹. 2. Stulta est enim, mi Lucili, et minime conveniens litterato viro, occupatio exercendi lacertos et dilatandi cervicem ac latera firmandi. Quum tibi feliciter sagina cesserit, et tori creverint, nec vires unquam opimi bovis nec pondus æquabis. Adjice nunc, quod majore corporis sarcina animus eliditur, et minus agilis est². Itaque, quantum potes, circumscribe corpus tuum, et animo locum laxa. Multa sequuntur incommoda huic deditos curæ : 3. primum exercitationes, quarum labor spiritum exhaurit, et inhabilem intentioni ac studiis acrioribus reddit; deinde copia ciborum subtilitas impeditur.

LETTRE XV. — 1. Valere. Si tu veux employer les bons moyens, bene, pour et bien porter. 2. Agilis est. L'effet ordinaire de l'exercice n'est pas l'embonpoint comme Sénèque paraît le croire.

Accedunt pessimæ notæ mancipia in magisterium recepta³, homines inter oleum et vinum⁴ occupati, quibus ad votum dies est actus, si bene desudaverunt, si in locum ejus quod effluxit, multum potionis altius jejuno ituræ⁵ regesserunt. Bibere et sudare vita cardiaci est. 4. Sunt exercitationes et faciles et breves, quæ corpus et sine mora lassent⁶, et tempori parcant, cujus præcipua ratio habenda est: cursus, et cum aliquo pondere manus motæ, et saltus, vel ille qui corpus in altum levat, vel ille, qui in longum mittit, vel ille ut ita dicam, saliaris, aut, ut contumeliosius dicam, fullonius⁷. Quodlibet ex his elige, usu redde facile. Quidquid facies, cito redi a corpore ad animum, illum diebus ac noctibus exerce; labore modico alitur ille. 5. Hanc exercitationem non frigus, non æstus impedit, ne senectus quidem. Id bonum cura, quod vetustate fit melius. Neque ego te jubeo semper imminere libro, aut pugillaribus; dandum et aliquod intervallum animo, ita tamen ut non resolvatur, sed remittatur. Gestatio et corpus concutit, et studio non officit; possis legere, possis dictare, possis loqui, possis audire; quorum nihil nec ambulatio quidem vetat fieri. Nec tu intentionem vocis contempseris, quam veto te per gradus et certos modos attollere, deinde deprimere⁸. 6. Quod si velis deinde, quemadmodum ambules, discere, admittes istos, quos nova artificia⁹ docuit fames: erit qui gradus tuos temperet, et buccas edentis observet, et in tantum procedat, in quantum ejus audaciam patientia et credulitate produxeris. Quid ergo? a clamore

3. *Recepta*. « Des esclaves de la pire espèce qu'on prend pour maîtres. » Des maîtres de gymnase.

4. *Vinum*. « Des gens dont la vie se passe entre l'huile et le vin » qui ne font que se frotter d'huile et boire.

5. *Ituræ*. On lit dans beaucoup d'éditions, au lieu de ce mot, *gutturæ*; le sens est toujours à peu près le même: « Pour réparer leurs pertes, ces gens boivent sans mesure et à jeun, et le vin les emplit plus à fond. »

6. *Lassent*. On lit ailleurs *laxent*, qui ne convient pas.

7. *Fullonius*. Sauter comme des prêtres saliens dans leurs processions,

ou comme des foulons occupés à piétiner la laine.

8. *Deprimere*. Cette phrase, à partir de *nec tu*, est singulièrement intercalée entre les deux autres qui parlent de l'usage de la promenade; elle se recoud mieux à celles qui traitent de l'usage de la voix, et qui commencent quelques lignes plus bas: *Quid ergo a clamore protinus*, etc. Il y a là quelque inadvertance de copiste.

9. *Artificia*. Ceux qui exerçaient ces métiers nouveaux étaient en général des Grecs, maîtres de danse, de maintien, de geste.

protinus et a summa contentione vox tua incipiet? Usque eo naturale est, paulatim incitari, ut litigantes quoque a sermone incipiant, ad vociferationem transeant; nemo statim Quiritium fidem implorat. 7. Ergo utcunque tibi impetus animi suaserit, modo vehementius fac vicinis¹⁰ convicium, modo lentius, prout vox quoque te hortabitur et latus. Modesta, quum receperis illam revocarisque, descendat, non decidat; moderatoris sui temperamentum habeat, nec indocto et rustico more desæviat; non enim id agitur, ut exerceatur vox, sed ut exerceat.

Detraxi tibi non pusillum negotium : mercedula, et munus græcum¹¹, ad hæc beneficia accedet. 8. Ecce insigne præceptum! « Stulta vita ingrata est trepida et, tota in futurum fertur. » Quis hæc, inquis, dicit? Idem qui supra. Quam tu nunc vitam dici existimas stultam? Babæ et Isionis¹²? Non ita est : nostra dicitur, quos cæca cupiditas in nocitura, certe nunquam satiatura, præcipitat, quibus si quid satis esse posset, fuisset, qui non cogitamus quam jucundum sit nihil poscere, quam magnificum sit plenum esse nec ex fortuna pendere. 9. Subinde itaque, Lucili, quam multa sis consecutus, recordare : quum adspexeris quot te antecedant, cogita quot sequantur. Si vis gratus esse adversus deos, et adversus vitam tuam, cogita quam multos antecesseris. Quid tibi cum ceteris? te ipse antecessisti. Finem constitue, quem transire ne possis quidem, si velis : discedant aliquando ista insidiosa bona, et sperantibus meliora quam assecutis. Si quid in illis esset solidi, aliquando et impleverent; nunc haurientium sitim concitant; mutantur speciosi apparatus; et quid futuri temporis incerta sors volvit? quare potius a fortuna impetrem, ut det, quam a me, ne petam? Quare autem petam? oblitus fragilitatis humanæ congeram? in quid laborem? ecce hic dies ultimus est; ut non sit, prope ab ultimo est. Vale.

10. *Vicinis*. « Discute avec tes voisins », sens peu satisfaisant. Aussi on a proposé au lieu de *vicinis* ou bien *in vices*, ou bien *vitiis*. Les manuscrits portent *vicinis*.

11. *Græcum*. Au lieu de *gratum*, adopté par beaucoup d'éditeurs... La maxime est d'Epicure.

12. *Isionis*. Nous ne savons rien de ces deux personnages ridicules.

EPISTOLA XVI

Exhortation à la philosophie, c'est-à-dire à la vie sage et par suite bienheureuse. Elle seule donne une règle à nos actions. Que les événements soient produits par le destin, par la volonté d'un Dieu ou par le hasard, elle n'en est pas moins utile, ou pour se soumettre ou pour résister. — Commentaire d'une maxime d'Epicure.

Liquere tibi hoc scio, Lucili, neminem posse beate vivere, ne tolerabiliter quidem, sine sapientiæ studio, et beatam vitam perfecta sapientia effici, ceterum tolerabilem etiam inchoata¹. Sed hoc, quod liquet, firmandum, et alius quotidiana meditatione figendum est; plus operis est in eo, ut proposita custodias, quam ut honesta proponas. Perseverandum est, et assiduo studio robur addendum, donec bona mens sit, quod bona voluntas est. 2. Itaque tibi apud me pluribus verbis opus² non est, ut affirmantis, nec tam longis; intelligo te multum profecisse. Quæ scribis unde veniant scio: non sunt ficta nec colorata. Dicam tamen sententiam: jam de te spem habeo, nondum fiduciam. Tu quoque idem facias, volo; non est quod tibi cito et facile credas: excute te, et varie scrutare, et observa. Illud ante omnia vide, utrum in philosophia, an in ipsa vita profeceris. 3. Non est philosophia populare artificium, nec ostentationi paratum; non in verbis, sed in rebus est; nec in hoc adhibetur, ut aliqua oblectatione consumatur dies, ut dematur otio nausea: animum format et fabricat, vitam disponit, actiones regit, agenda et omittenda demonstrat, sedet ad gubernaculum, et per ancipitia fluctuantium dirigit cursum³. Sine hac nemo intrepide potest vivere, nemo secure. Innumerabilia accidunt singulis horis, quæ consilium exigunt, quod ab hac petendum est. 4. Dicit aliquis:

LETTRE XVI. — 1. *Inchoata*. Cette ébauche de la sagesse est la limite à laquelle s'arrêtent les meilleurs; personne ne parvient à la perfection du bonheur et de la vertu qui est un idéal: telle est la doctrine des stoïciens.

2. *Opus non est*. Ces mots, qui paraissent nécessaires, ont été ajoutés au texte par d'anciens éditeurs. La

phrase tout entière est un *locus veratus*: ut est encore une addition; on lit dans les précédents éditeurs: *Aut affirmatis, aut tam longis*.

3. *Cursum*. Cette manière d'entendre la philosophie est propre aux Romains: pour eux, c'est non pas une science, mais une règle de conduite, une sorte de religion.

« Quid mihi prodest philosophia, si fatum est? quid prodest, si Deus rector est? quid prodest, si casus imperat? Nam et mutari certa non possunt, et nihil præparari potest adversus incerta : sed aut consilium meum Deus occupavit, decrevitque quid facerem, aut consilio meo nil fortuna permittit⁴. » Quidquid est ex his, Lucili, vel si omnia hæc sunt, philosophandum est; sive nos inexorabili lege fata constringunt, sive arbiter Deus universi cuncta disponit, sive casus res humanas sine ordine impellit et jactat, philosophia nos tueri debet. 5. Hæc adhortabitur, ut Deo libenter pareamus, fortunæ contumaciter; hæc docebit, ut Deum sequaris, feras casum. Sed non est nunc in hanc disputationem trans-eundum, quid sit juris nostri, si providentia in imperio est, aut si fatorum series illigatos trahit, aut si repentina ac subita dominantur : illo nunc revertor, ut te moneam et exhorter, ne patiaris impetum animi tui delabi et refrigerescere. Contine illum, et constitue, ut habitus animi fiat quod est impetus⁵.

6. Jam ab initio, si bene te novi, circumspicies ecquid hæc epistola munusculi attulerit; excute illam, et invenies. Non est quod mireris animum meum; adhuc de alieno liberalis sum. Quare autem alienum dixi? quidquid bene dictum est ab ullo, meum est; sicut quod ab Epicuro dictum est : « Si ad naturam vives, nunquam eris pauper; si ad opiniones, nunquam dives. » Exiguum natura desiderat, opinio immensum. 7. Congeratur in te, quidquid multi locupletes possederunt; ultra privatum pecuniæ modum fortuna te provehat, auro tegat, purpura vestiat, eo deliciarium opumque perducatur, ut terram marmoribus abscondas; non tantum habere tibi liceat, sed calcare divitias; accedant statuæ et picturæ, et quicquid ars ulla luxuriæ elaboravit; majora cupere ab his disces. 8. Naturalia desideria finita sunt; ex falsa opinione nascentia, ubi desinant, non habent : nullus enim terminus falso est; viam eunti aliquid

4. *Permittit*. La question n'a pas cessé de se poser : il y a opposition apparente entre la liberté humaine et la toute-puissance de Dieu, ou de la

nature.

5. *Impetus*. Le penchant naturel; *Habitus animi*, l'habitude volontairement acquise.

extremum est; error immensus est. Retrahe te a vanis, et quum voles scire, quod petes, utrum naturalem * habeat an cæcam cupiditatem, considera num possit alicubi consistere; si longe progresso semper aliquid longius restat, scito id naturale non esse. Vale.

6. *Naturalem.* Sénèque commente la doctrine d'Epicure et sa distinction entre les diverses sortes de besoins.

FINIS

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	1
EPISTOLA I	35
— II.	36
— III.	38
— IV.	40
— V.	42
— VI.	44
— VII.	46
— VIII.	49
— IX.	52
— X.	58
— XI.	59
— XII.	61
— XIII.	64
— XIV.	68
— XV.	73
— XIV.	76
